



MISSION MÉTROPOLITAINE DE PRÉVENTION DES CONDUITES À RISQUES

DOSSIER
DOCUMENTAIRE

Regards croisés de professionnels
du soin, du social et de l'éducatif sur

Le « michetonnage », une conduite à risques pré-prostitutionnelle chez les mineurs

Juillet 2016

Ce cahier compile des documents issus de déjeuners-débats organisés par la MMPCR et de conférences prononcées dans le cadre d'une formation-action mise en place par la MMPCR et l'association Charonne, intitulée « Le michetonnage chez les ados : comprendre le phénomène pour repérer et agir », menée entre janvier et juin 2016. Les comptes rendus ont été rédigés par Florence Raynal, journaliste.

La MMPCR

La Mission métropolitaine de prévention des conduites à risques, créée à l'initiative du Conseil Départemental de Seine-Saint-Denis et de la Ville de Paris, a pour objectif général d'accompagner les professionnels dans la compréhension des processus des conduites à risques et la mise en œuvre d'actions de prévention qui visent à limiter l'incidence et à réduire les effets négatifs de ces conduites. Cette structure-ressource métropolitaine intervient à la croisée des champs de la cohésion sociale, de l'éducatif, de la santé, de l'insertion et de la justice, pour promouvoir la prévention des conduites à risques.

Sommaire

INTRODUCTION

I. LES CONDUITES DE “MICHETONNAGE” DANS LES QUARTIERS POPULAIRES

p. 5

Le “michetonnage” : une conduite à risque prostitutionnel(le) émergente chez les mineures ?
- Liliana Gil p. 5

Culture, sexualité et “capital beauté” dans les quartiers populaires
- Katia Baudry p. 7

II. SEXUALITES ADOLESCENTES : LE NORMAL ET LE PATHOLOGIQUE, LE LEGAL ET L'ILLEGAL

p. 10

Les conduites à risques sexuelles à l'adolescence : du normal au pathologique
- Anne Savarit p. 10

Le “papotage des corps” à l'adolescence et son bouleversement par un adulte peu
précautionneux dans le cadre du “michetonnage”
- Claude Giordanella p. 12

Comment mobiliser les services de protection (IP, signalement, rapport) ?
- Florent Freneuil p. 15

III. HYPERSEXUALISATION ET ACCES PRECOCE A LA PORNOGRAPHIE

p. 17

Culture, sexualité et pornographie dans les discours médiatiques
- Hélène David p. 17

La pornographie sur Internet et les jeunes : comment intervenir ?
- Benoît Félix p. 18

IV. FACE AUX CONDUITES DE “MICHETONNAGE” : ELABORER DES REPONSES SOCIALES, EDUCATIVES ET SANITAIRES

p. 21

Prises de risques professionnelles, réduction des risques et travail sur l'estime de soi
- Aldric Zemmouri p. 21

Accueillir les jeunes en errance et engagés dans des conduites de “michetonnage” - Bénédicte Rondel p. 24

Face aux conduites de “michetonnage”, quelle prévention mettre en œuvre ?
- Hélène David p. 27

ANNEXE

p. 30

Les conduites à risques pré-prostitutionnels de Yoshii Hiromi
- Emmanuel Meunier et Anne Savarit

INTRODUCTION

Ce cahier rassemble des comptes rendus d'interventions de professionnels autour de la question des conduites préprostitutionnelles – dites de « michetonnage » (pour reprendre la terminologie en usage parmi les jeunes). La plupart d'entre elles ont été produites dans le cadre d'une formation-action intitulée « *Le michetonnage chez les ados : comprendre le phénomène pour repérer et agir* », qui a réuni pour cinq sessions, entre janvier et mai 2016, une quarantaine de professionnels de Paris et de la Seine-Saint-Denis. S'y ajoutent deux comptes rendus de déjeuners-débats organisés par la MMPCR (intervention à la Bourse du travail de Bobigny de Benoît Felix, le 23 juin 2014, et de Liliana Gil le 12 novembre 2015). L'ensemble de ces textes a été rédigé par Florence Raynal, journaliste (à l'exception du dernier en annexe). Ces écrits ont été réunis en quatre chapitres.

Le premier chapitre, intitulé « Les conduites de "michetonnage" dans les quartiers populaires », regroupe deux témoignages d'éducatrices, Liliana Gil et Katia Baudry, qui résultent de plusieurs années de travail auprès d'adolescentes des quartiers populaires engagées dans ces conduites pré-prostitutionnelles. Les comportements de michetonnage ne sont pas l'apanage des seules jeunes filles des quartiers populaires. Des garçons peuvent avoir des pratiques analogues, de même que des adolescentes issues des classes moyennes et supérieures, mais ces engagements sont très peu documentés. Au demeurant, ces conduites peuvent se développer dans des nombreux contextes socio-culturels (voir « Les conduites à risques pré-prostitutionnels de Yoshii Hiromi » en annexe, sur la réalité de ce phénomène au Japon).

Le second chapitre, intitulé « Sexualités adolescentes : le normal et le pathologique, le légal et l'illégal » réunit trois contributions qui interrogent le caractère « limite » de la conduite de michetonnage. Après tout, avoir des relations sexuelles dans le cadre d'une relation « vénale » n'est pas illicite et n'a rien de pathologique en soi, surtout dans un monde aussi matérialiste et utilitariste que le nôtre. Reste que ce comportement s'inscrit dans une conduite à risques source de trauma comme le souligne Anne Savarit, psychologue et directrice d'une Maison des adolescents ; elle expose les jeunes à des situations qui les dépassent, où leur « consentement » est problématique à déterminé, comme le développe Claude Giordanella, infirmière et sexologue ; et qu'elle induit pour ces mineurs des situations de dangers qui impliquent de se référer à la loi, comme l'explique Florent Freneuil, psychologue à la Cellule de recueil des informations préoccupantes (CRIP) de la Seine-Saint-Denis.

Le troisième chapitre, intitulé « Hypersexualisation et accès précoce à la pornographie », rassemble deux contributions, l'une d'Hélène David, directrice adjointe de l'association Charonne et l'autre de Benoît Felix, infirmier au CRIPS. Ces textes ouvrent un questionnement sur les effets traumatiques et sur les comportements d'une pornographie accessible sur le Net, tout en soulignant que les codes de l'hypersexualisation sont largement diffusés par les médias.

Le quatrième chapitre, intitulé « Face aux conduites de "michetonnage" : élaborer des réponses sociales, éducatives et sanitaires » réunit trois contributions et propose une réflexion sur les pratiques professionnelles. Aldric Zemmouri, psychosociologue à l'association Charonne, analyse les résistances que suscite le michetonnage, tant au niveau individuel qu'au niveau des fonctionnements institutionnels et des équipes ; Bénédicte Rondel, cheffe de service à Etap'ADO, relate l'expérience d'accueil et d'écoute mise en place par son équipe pour accompagner ces jeunes ; et Hélène David, directrice-adjointe de Charonne, témoigne de l'expérience de prévention développée par son association.

I. LES CONDUITES DE “MICHETONNAGE” DANS LES QUARTIERS POPULAIRES

Le “michetonnage” : une conduite à risque prostitutionnell-e émergente chez les mineures ?

Liliana Gil

Éducatrice spécialisée à la circonscription d'Épinay-sur-Seine de l'ASE de Seine-Saint-Denis, Liliana Gil a commencé à travailler sur les questions relatives au michetonnage dans le cadre d'un mémoire de fin d'études intitulé « Le pigeon michetonné, la michetonneuse plumée... » et réalisé en 2012. Elle était alors monitrice-éducatrice en prévention spécialisée à la Sauvegarde 93 à Stains. Liliana Gil, qui est également membre du Mouvement du nid, a ensuite souhaité intégrer l'ASE afin, dit-elle, à partir d'une posture différente, « de poursuivre [son] constat sur ce public ».

Je suis jolie, je te fais croire à une relation amoureuse, je profite de toi car je sais que tu as de l'argent. Tu vas m'offrir une paire de chaussures de marque, puis un sac à main, puis..., etc. Ainsi commence la relation entre les michetonneuses et leur « pigeon », explique Liliana Gil, éducatrice spécialisée à l'ASE de Seine-Saint-Denis qui a observé les comportements de ces mineures lorsqu'elle travaillait en prévention spécialisée, à Stains, pour la Sauvegarde 93. *Pigeon ? C'est en effet le terme employé, de façon très péjorative, par ces jeunes filles pour qualifier cet homme à qui elles comptent, sinon faire du mal, au moins tenter d'exercer sur lui une forme d'emprise*, précise-t-elle. Le pigeon est en fait un homme plus âgé, qui doit disposer de ressources, d'une voiture... *Et plus il a, mieux c'est !*, souligne l'éducatrice. Si cet homme est considéré comme une victime à manipuler, très vite cependant, étant *bien plus mature, intelligent, voire vicieux*, celui-ci prend le dessus et les jeunes filles se retrouvent sous son emprise. Le michetonnage conduit ainsi des mineures issues des quartiers populaires à fournir des services sexuels contre des biens matériels. L'affaire peut parfois tourner très mal. Tel fut le cas, par exemple, d'une jeune fille conviée par son pigeon à passer un week-end dans un grand parc d'attractions. *Pour elle, c'était génial d'être invitée, elle était super contente. Avec son pigeon, ils ont effectué quelques tours de manège, c'était très marrant. Mais le soir, à l'hôtel, ça a été nettement moins drôle, car le pigeon avait invité des amis. Elle a donc dû lui faire plaisir à lui, "normal !", mais aussi à tout le monde, pour qu'il s'y retrouve financièrement...*, relate l'éducatrice, pour qui ces mineures deviennent *tôt ou tard des victimes d'abus et de violences, jusqu'au viol en réunion*.

De la quête d'amour à la dégringolade

Selon la recherche menée, les michetonneuses, qu'on retrouve *partout, dans tous les circuits de la protection de l'enfance*, explique l'éducatrice de l'ASE, ne semblent pas partager un profil particulier ; elles n'ont pas d'histoire familiale spécifique. *Leur seul point commun : une première expérience sexuelle ratée, qui parfois s'est conclue par l'abandon du petit copain voire a engendré une réputation dans la cité*, explique-t-elle. Leur motivation alors ? Une

quête d'amour mêlée d'un fort sentiment de rejet vis-à-vis de l'homme. *Ces jeunes filles ont besoin d'être remplies, matériellement et affectivement. Elles voudraient être des princesses. En pleine adolescence, elles se cherchent ; elles sont tourmentées. Elles ont perdu leur place dans la famille et pensent qu'en étant une poupée, elles réussiront à en trouver une autre. Elles veulent qu'on leur porte de l'attention*, résume-t-elle. Mais impossible de leur faire entendre qu'un jour le pigeon profitera d'elles, ni qu'elles sont dans des conduites proches de la prostitution. Un mot qu'elles rejettent d'ailleurs violemment. Ainsi, l'une d'elles à qui des éducatrices avaient tenté de faire prendre conscience de cette dimension a ressenti un tel avilissement d'elle-même qu'elle a fait une tentative de suicide dans la foulée. Cette assignation venait en effet confirmer des jugements négatifs et douloureux déjà formulés par des proches.

Ces mises en danger vont peu à peu entraîner les mineures dans une dégringolade. En souffrance, elles se dégradent vite physiquement, s'automutilent, multiplient les IVG, se négligent, ont des troubles alimentaires... Déscolarisées, fuguant de plus en plus, elles se retrouvent à la rue, et michetonner ne sert plus alors qu'à combler des besoins primaires. Pour tenir, elles se font rémunérer par "la formule" : de la vodka, du jus d'orange, des cigarettes, des feuilles, du shit... et des Kinder, poursuit-elle. Et elles développent des addictions de plus en plus graves.

Travailler sur le lien

Ce n'est que lorsqu'elles s' « effondrent », c'est-à-dire lorsqu'elles prennent conscience de leur vulnérabilité, que les michetonneuses acceptent de l'aide. *C'est difficile de les accompagner car elles ne parlent pas, n'ont pas de demande, ou alors ponctuelle, pour une IVG par exemple. Si on force les choses, on perd le lien, et c'est pire. Il faut parfois attendre qu'elles soient au fond du trou pour qu'elles consentent à des mesures de protection. C'est très dur pour un professionnel de voir ces mineures se dégrader sans pouvoir répondre à leur besoin*, pointe Liliana Gil. Autre difficulté : la mobilité de ces adolescentes. *Elles ne posent pas d'acte dans le quartier. Cela complique l'intervention*, poursuit l'éducatrice.

Refusant toutefois l'inaction, l'équipe de Stains a cherché à capter ces jeunes et, utilisant les ressorts de la prévention spécialisée, a mis en place des projets. *L'idée était de tisser de vrais liens. Pour ce faire, il fallait créer du souvenir*, remarque Liliana Gil. L'équipe a alors travaillé sur un projet « bien-être » en réponse au mal être de ces adolescentes. Ont notamment été organisés des sorties au hammam, des séjours à l'étranger, un atelier théâtre... qui ont permis de libérer la parole et de générer de la confiance. L'atelier théâtre, en particulier, s'est révélé très positif. Alors qu'il avait lieu chaque vendredi soir, jour de sortie, il a été de plus en plus suivi. *Ces jeunes filles adorent se mettre en scène mais, dans cet atelier, elles ont davantage préféré parler d'elles, ont évoqué des anecdotes familiales... C'était le seul moment où elles acceptaient de raconter quelque chose de personnel*, se souvient-elle. Certaines ne désiraient pas, par ailleurs, participer mais abordaient l'atelier comme un moment fixe où elles pourraient venir rencontrer une éducatrice si elles en avaient envie. La souplesse de la prévention spécialisée : absence de mandat, libre adhésion... s'est révélée une approche très adaptée à ces mineures qui rejettent les cadres.

En sortir

Passée de la prévention spécialisée à l'aide sociale à l'enfance, Liliana Gil estime insuffisants les outils aujourd'hui disponibles pour accompagner au mieux les jeunes michetonneuses, dont la problématique se révèle complexe et dont les besoins sont pluriels. *Chaque structure d'accueil est tenue par un cadre institutionnel, un projet de service, c'est normal. Mais ces jeunes sont trop fuyantes pour adhérer à un tel cadre. Le risque est alors de produire de la rupture. Or, de la rupture sur de la rupture, cela ne peut pas fonctionner*, analyse Liliana Gil. Les mineures ne rentrent en fait dans aucune case car elles relèvent de plusieurs types de dispositifs. Aussi l'éducatrice déplore-t-elle qu'il n'existe aujourd'hui aucune structure pour accueillir spécifiquement ces mineures malgré le danger qu'elles encourent. En effet, si le

michetonnage ne peut être franchement assimilé à de la prostitution — la relation qu’entretiennent les mineures avec leurs pigeons étant bien plus ambiguë —, il n’en demeure pas moins que ces jeunes courent un grand risque de tomber dans cette dernière. Certaines ont toutefois réussi à mettre fin à leurs conduites. Souvent, cela a eu lieu parce qu’un événement fort est survenu dans leur vie : attente d’un enfant, qu’elles ont choisi de garder, maladie grave... D’autres les ont abandonnées au moment où elles se sont mariées. Mais parfois aussi, constate Liliana Gil, *elles ont conseillé à des plus jeunes de michetonner, car, être michetonneuse est devenu une sorte de « statut »...*

Culture, sexualité et “capital beauté” dans les quartiers populaires

Katia Baudry

Katia Baudry est coordinatrice du dispositif Passer’Elles à l’association de prévention spécialisée Rues et Cités, à Montreuil. Éducatrice, elle travaille depuis 1996 en Seine-Saint-Denis dans les quartiers populaires et, depuis quinze ans, essentiellement auprès des filles. Elle prépare en outre une thèse sur la sociabilité des adolescentes dans les quartiers prioritaires de la ville et s’intéresse en particulier aux rapports filles-filles.

Précarité économique, pauvreté relationnelle, violences des parents, modèles familiaux fragilisés (familles monoparentales, recomposées...), environnement social sensible... Tel est le lot des adolescentes accompagnées par Rues et Cités dans les quartiers prioritaires de la politique de la ville, souvent en rénovation et classés en ZUS. « *Cumulant le plus souvent les handicaps, ces filles, âgées de 11 à 17 ans, voire un peu moins, adoptent des conduites à risques, qui les entraînent dans des pratiques désinstitutionnalisées, désencadrées, et vers un processus de rupture : scolaire, social, familial...* », observe Katia Baudry. Ces comportements s’expriment par des fugues, des vols, des agressions, des automutilations, des conduites addictives, du michetonnage ou, pour les plus jeunes, de la « séduction vénale ». Dans ce dernier cas, « les gamines demandent 5 euros, une portion de frites, un sandwich... mais plus elles grandissent, plus la demande devient importante », explique l’éducatrice.

Malgré leurs difficultés, il est important de chercher à percevoir ces adolescentes comme étant actrices de leur vie et de leur construction identitaire, et donc d’abandonner le prisme de la victimisation et de l’androcentrisme. « *On parle toujours d’elles en les enfermant dans le rôle de victimes et en comparant leur comportement, leur sexualité... à ceux des garçons, déplore-t-elle. Or, cela annihile leurs capacités à agir et à s’émanciper.* » Ces jeunes adoptent en fait des stratégies de contournement.

Des relations sous influence

Dans les quartiers, quatre éléments impactent les relations filles-garçons. Le premier : les normes sexuées, renvoie à la différenciation des sexes. On attend ainsi des filles certains comportements et on leur en interdit d’autres du fait de leur genre. Dès le collège, les filles ne peuvent plus ainsi occuper l’espace public, doivent adopter certains codes vestimentaires... Le deuxième est la hiérarchisation des sexes, qui fait référence à une répartition des rôles, des

responsabilités, des activités et des ressources selon que l'on est homme ou femme. Les filles sont ainsi censées occuper l'espace intérieur : se charger de la maison, des frères et sœurs..., et les garçons, extérieur. Troisième élément : le repli viriliste. Sur fond de crise économique et de recomposition des rapports entre hommes et femmes, ces dernières prennent de plus en plus de pouvoir au sein du foyer familial. Essentiels pourvoyeurs de fonds des ménages, les hommes des quartiers populaires disposaient naguère d'une reconnaissance sociale et de privilèges. Or aujourd'hui, réussissant moins bien à l'école, sans perspective professionnelle, dans « *un blocage résidentiel* », ils sont confrontés à la perte de leurs avantages « *et ne représentent plus un idéal en termes de relations affectives* », résume Katia Baudry. Le seul moyen qui leur reste pour affirmer leur virilité est alors la force physique. « *Dépourvus de ressources économiques, culturelles et scolaires, ces garçons ne disposent que de leur corps et de la possibilité de poser de la violence, des actes* », poursuit-elle. Enfin, dernier élément : les effets d'un vécu villageois des cités, qui facilite le contrôle social. Dans un quartier, tout se sait. « *La violence exercée contre les filles et les femmes est rendue possible par l'urbanisme des cités qui ne permet pas de se soustraire au regard d'autrui* », pointe Katia Baudry. S'ensuivent les phénomènes de réputation (voir témoignage).

Dans ce contexte, des adolescentes adoptent des stratégies pour se rendre invisibles. Ainsi, Katia Baudry a-t-elle travaillé avec un groupe de filles qui, bien qu'en CM2, étaient déjà perçues comme allant poser des difficultés car traînant dehors à des horaires où elles ne le devraient pas et tenant tête aux adultes. À l'entrée en 6e, celles-ci occupaient encore le territoire, jouant avec les garçons et tenant des propos librement. Mais, en milieu d'année, elles ont rejoint un lieu échappant à la vue des adultes depuis les immeubles ; et, en fin de 6e, à 11 ou 12 ans, elles ont quitté l'espace du quartier pour évoluer dans les centres-villes, les centres commerciaux, voire des communes voisines, où elles rencontrent d'autres ados. Une telle mobilité pose d'ailleurs problème à la prévention spécialisée, affiliée à un territoire précis.

L'amour dans les cités

À l'adolescence, les filles sont dans l'expérimentation même dans la relation amoureuse. Enquêtant sur les jeunes et l'amour dans les cités, la sociologue Isabelle Clair a ainsi relevé quatre types d'expériences. Tout d'abord, le fun. Les filles s'amusent, sont dans des relations courtes, multiples, voire simultanées. Puis, parallèlement au fun, elles sont dans l'apprentissage. Même très jeunes, elles essaient plusieurs types de garçons avec l'idée qu'elles rencontreront peut-être le mari idéal. Vient ensuite le romantisme. À un moment, les adolescentes mettent beaucoup de sentiments dans leur relation. Enfin, la réassurance. « *C'est l'ensemble des moyens que les jeunes utilisent pour se créer une marge de manœuvre dans leurs divers engagements amoureux tant du point de vue du couple — l'extraconjugalité — que d'un point de vue individuel — le renforcement de l'auto-estime* », résume Katia Baudry. Les filles vont en fait voyager entre ces quatre types d'expériences et profiter de leur jeunesse pour sortir avec des garçons qui ne pourront jamais se révéler de futurs conjoints. « *Elles savent qu'elles doivent en profiter car viendra le temps où elles devront accepter un mari imposé par leurs parents ou du moins le choisir à partir de paramètres précis : même origine culturelle, caste, etc.* », souligne l'éducatrice.

Aux normes de quartier s'ajoutent celles mises en place par les filles pour encadrer la relation amoureuse, et gare à celles qui voudraient les transgresser car les représailles sont sévères. Les adolescentes peuvent en effet être isolées du groupe de pairs, être victimes de bagarres, de guet-apens, les filles réglant aujourd'hui elles-mêmes leurs problèmes sans recourir à leurs frères. Trois règles s'imposent ainsi : ne pas sortir avec l'ex de sa copine sans son autorisation, ce même des années après ; ne pas fréquenter un grand du quartier ; ne pas choisir un ami ou un proche de l'environnement familial de sa copine. L'un des objectifs est d'éviter que des informations sur les filles circulent. « *Une énorme pression pèse donc sur la relation amoureuse et ce n'est pas que le fait des garçons. Aussi, beaucoup de jeunes filles s'éloignent du quartier pour être plus libres de leurs actes* », analyse Katia Baudry.

Les garçons, pour la flambe mais aussi l'autorité

Les filles ont une attirance pour les « bad boys », autrement dit des garçons plus âgés et fortement ancrés dans le business, ayant de l'argent, conduisant de belles voitures, reconnus dans l'espace public ou sur le Net, car elles sont attirées par la popularité. En quête d'une figure de l'autorité, « *elles recherchent chez ces hommes le référent masculin qui n'existe pas dans leur famille et acceptent d'eux des violences qu'elles ne toléreraient pas de leur père* », constate Katia Baudry. Elles ne veulent pas de garçons aimants, gentils, qu'elles traitent de « canards », de « boloss ». « *En gros, elles disent : "S'ils sont trop attentionnés, ce n'est pas de l'amour, ils ne nous respectent pas ; à l'inverse, s'ils tapent, c'est pour nous remettre dans le droit chemin car on a fait un pas de travers alors, là, oui, il y a du respect"...* » Quelle que soit l'origine de l'adolescente, par ailleurs, « *le summum est de sortir avec des blacks* », souligne-t-elle.

Certaines filles parviennent néanmoins à se soustraire à cet ensemble de règles en lien avec la relation amoureuse. Plus la jeune fille aura un capital social important — le sien, celui de ses frères ou de sa famille —, plus elle pourra s'autoriser à transgresser ces normes sans subir l'opprobre de ses pairs. Un capital à entendre au sens bourdieusien, soit comme « *l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'inter-reconnaissance* ».

II. SEXUALITES ADOLESCENTES : LE NORMAL ET LE PATHOLOGIQUE, LE LEGAL ET L'ILLEGAL

Les conduites à risques sexuelles à l'adolescence : du normal au pathologique

Anne Savarit

Psychologue, psychothérapeute, thérapeute familiale systémicienne. Responsable du PAEJ et de la Maison des adolescents de l'Amica à Clichy-sous-bois-Montfermeil

« Je veux croire que chacun d'entre nous a une valeur : le sexe, c'est seulement un moyen plus rapide mais c'est aussi pour ça que le désir de l'autre qui se porte sur toi est si excitant car ça veut dire que chacun d'entre nous a une valeur. »

Ryû Murakami, Love & Pop (voir le compte-rendu de ce roman en annexe)

Fantasmes et relations par SMS, téléphone, réseaux sociaux..., premiers baisers et caresses, exploration plus poussée, rapports sexuels... tels sont les paliers de l'entrée « normale » dans la sexualité à l'adolescence. Voulu, librement choisie, cette expérience doit par ailleurs prendre corps entre des jeunes d'une même tranche d'âge (de 15 à 19 ans, par exemple) et ne pas empêcher l'investissement dans d'autres relations (amicales, familiales...) et activités (scolarité, loisirs...). Dans la découverte de cette sexualité, le jeune ne cherche pas le danger. Il peut le rencontrer en allant un peu plus loin qu'il ne le devrait mais il dispose alors de facteurs de protection qu'il sait employer. À l'inverse, il peut être dans une mise en danger, soit parce qu'il n'a pas repéré le risque, par ignorance, naïveté ou absence à lui-même, ou soit parce qu'il le recherche pour l'excitation qu'il procure. Le risque peut en effet donner un sentiment de toute puissance et être un moyen de lutter contre la dépression. Sa recherche « *peut aussi être une contre-attitude vis-à-vis d'un univers vécu comme abandonnique — du fait d'un manque de dialogue, de valorisation de l'enfant ou de signes d'affection — ou coercitif* », analyse Anne Savarit. Le sentiment de solitude, alors très présent, pousse l'adolescent vers d'autres personnes lui ressemblant ou qui profiteront de son besoin d'affection et de reconnaissance. Une situation qui peut favoriser des conduites prostitutionnelles.

Une relation sous influence

Dans une relation pathologique, le sujet ne s'appartient pas. Lorsqu'elle a lieu à l'adolescence, il s'agit surtout d'une liaison où ce n'est pas la relation qui prévaut mais ce qu'elle permet : fuite des affects dépressifs, reconnaissance, sentiment d'appartenance, d'utilité, moyens financiers... Un tel lien se construit sur un terreau fait d'une forte mésestime de soi, de solitude affective, de méconnaissance des relations filles-garçons et de tout ce qui a trait aux sentiments amoureux et à la sexualité. Une entrée précoce dans la sexualité adulte, que ce soit via la pornographie, des attouchements, un viol..., peut aussi le favoriser. La mauvaise qualité des relations conjugales au sein de la famille, l'absence d'échanges entre enfants et parents, les défauts de protection de ces derniers par ignorance, négligence ou

surprotection nourrissent aussi ce substrat. Les symptômes des conduites à risques liées à la sexualité sont, classiquement, les difficultés de concentration, le désinvestissement scolaire, l'agressivité envers les adultes, les provocations, les troubles du comportement alimentaire et du sommeil, les scarifications, les tentatives de suicide, la petite délinquance... Et ce sont autant d'appels à l'aide. Plus spécifiquement, cela peut se traduire par une manière de s'habiller, négligée ou provocante, l'usage d'accessoires coûteux, un langage très cru et sans filtre, des sorties avec des inconnus, souvent plus âgés, ou encore une sorte d'indifférence à soi.

Le trauma sexuel, un terreau pour les comportements préprostitutionnels

Conduites à risques majeures et trauma sexuel entretiennent des liens étroits. Le viol, et l'inceste encore plus, a un effet d'effraction et de désintégration du sujet et entraîne culpabilité, honte de soi, absence à soi, vécus de sortie du corps. Celui-ci est négligé voire attaqué. A l'adolescence, le réveil du pulsionnel et l'accès à la génitalité font resurgir les traumatismes sexuels de l'enfance (viols, attouchements, exposition à la sexualité des parents...) enfouis sous l'amnésie. À cet âge, d'autres événements peuvent également se révéler traumatiques : par exemple, une mauvaise réputation faite à partir d'une photo qui circule, la perte de la virginité, un premier rapport sexuel pas vraiment consenti. « *Cette dernière situation est fréquente. L'adolescente, qui cède à la pression de son partenaire, peut en effet vivre cela comme un viol* », insiste Anne Savarit. Enfin, autre source potentielle de trauma : un certain usage des nouvelles technologies de la communication (messageries, réseaux sociaux...). Les traumas sexuels ont de profondes conséquences. Ils portent atteinte à l'intégrité physique et morale de l'enfant, l'annihilant comme sujet et le plongeant dans la honte et la dévalorisation de soi. Le risque est alors « *la répétition à travers des actes ou des comportements de ce qui a fait trauma* », remarque la psychologue, pour qui l'adoption de conduites préprostitutionnelles par certains jeunes pourrait résulter de traumas sexuels.

Transparence et bienveillance

Explorer l'histoire d'un adolescent suppose d'être au clair avec ses représentations, ses valeurs, ses missions, ses obligations... La transparence doit en outre être de mise avec l'interlocuteur. « Le cadre de la protection de l'enfance doit ainsi être rappelé avant les possibles confidences et il est important de ne jamais accepter d'être dans le secret avec un mineur », insiste Anne Savarit. Suivre son intuition, faire part de sa perception et de ses craintes à un jeune que l'on sent en difficulté ou en danger, lui manifester que sa parole sera entendue et crue et n'entraînera pas de jugement, respecter son rythme, ne rien brusquer sont essentiels. Rester dans le cadre de ses fonctions mais aussi de sa capacité à entendre l'est également. En particulier, souligne la psychologue, « *lorsqu'il est question du sexuel, il faut se méfier de notre curiosité et de nos pulsions voyeuristes afin de ne pas être trop intrusif* ». Les adolescents dans des conduites à risques majeures sont difficiles à aider. Méfiants vis-à-vis des adultes, ils renvoient les professionnels à leur impuissance. Ils ont de surcroît développé des défenses qui les font passer pour des menteurs et des manipulateurs. Aider ces adolescents passe par la construction d'un « *maillage bienveillant et cadrant* » avec d'autres partenaires, l'accompagnement physique du jeune jusqu'à la structure où il est orienté, puis un maintien de la relation engagée.

Relier sexualité et sentiments

L'éducation sentimentale et sexuelle commence à la naissance. Elle s'établit dans le lien aux parents par le toucher et le langage puis se développe dans la qualité de la relation entre parents et enfant. Il importe d'apprendre très tôt à ce

dernier à se protéger, de respecter son intégrité physique et psychique pour permettre la construction de l'intime, de l'aider à élaborer une bonne image de lui-même. Depuis l'apparition du sida, l'information sur la sexualité a pris une place importante dans les actions de prévention en direction des jeunes. Mais, souvent coupé de la vie affective et sentimentale, le discours ne répond pas à leurs besoins et interrogations sur les relations garçons-filles, leurs différences, les attentes des uns envers les autres aux plans amoureux et sexuel, les notions d'amour, de désir, les limites à respecter... Autre inconvénient du discours sanitaire : s'adresser aux adolescents comme s'ils en étaient tous au même stade de questionnement, ce qui peut heurter certains. De fait, le message n'est pas entendu par tous. « *Parler de sexualité avec des adolescents, c'est d'abord faire preuve de tact : aller au rythme de chacun, écouter leurs questions, les aider à y répondre et à savoir ce qu'ils ressentent et désirent, se rappeler de sa propre adolescence* », estime Anne Savarit. Relier sexualité et sentiments permet à l'adolescent de se situer et ouvre la porte à la sensualité. « *C'est aussi un moyen de lutter contre l'envahissement de la pornographie qui, si elle répond à la dimension d'excitation, ne résout en rien les questions sentimentales et existentielles propres à cet âge* », poursuit-elle.

La prévention doit, par ailleurs, passer par une éducation des enfants, dès le primaire, à l'utilisation d'Internet, comme par la formation des parents. « *Quelque 75 % de ceux que je rencontre sont totalement ignorants des risques encourus par les enfants* », témoigne Anne Savarit. Enfin, plus globalement, il convient de s'interroger sur le message que transmet notre société : avoir plutôt qu'être, paraître plutôt qu'exister. Un message qui ressort régulièrement dans les propos des parents rencontrés sous la forme : « Je ne comprends pas, Madame, pourquoi il/elle va mal. Il a tout », relate la psychologue. Et d'interroger : « *Dans une société où tout est consommation, pourquoi pas une sexualité de consommation ?* »

Le "papotage des corps" à l'adolescence et son bouleversement par un adulte peu précautionneux dans le cadre du "michetonnage"

Claude Giordanella

Infirmière et sexologue*, Claude Giordanella intervient depuis 2015 à la Consult'Sexo de l'association Charonne, à Paris. Ayant suivi un cursus de trois ans en sexologie, sanctionné par un diplôme, à l'hôpital Lariboisière, elle exerce aussi, dans ce cadre, à l'hôpital de Créteil, où elle reçoit de jeunes migrants à qui vient d'être annoncée leur séropositivité au VIH. Elle apporte aussi son éclairage sur la sexualité à une équipe d'éducateurs d'un foyer de l'ASE de l'Essonne qu'elle accompagne et mène, par ailleurs, des actions de promotion de la santé.

(*La France compte quelque 400 sexologues médecins et 600 qui ne le sont pas.)

La sexualité reste aujourd'hui un vrai tabou. « Ce n'est gagné pour personne, ni pour les jeunes, ni pour les parents, ni pour les professionnels », assure Claude Giordanella. Rencontrant à la Consult'Sexo des équipes s'interrogeant sur la situation d'un jeune — en général, une fille âgée de 12 à 16 ans — qu'ils jugent inquiétante, la sexologue constate combien aborder ce sujet n'a, pour elles, rien d'évident. « *Quand quelqu'un évoque la sexualité, on est complètement embouti car cela entre toujours en résonance avec la nôtre propre* », remarque-t-elle, soulignant que « *parler de sexualité, c'est aller à la rencontre de soi et de l'autre* ». De fait, il n'est pas simple de repérer les conduites à risques de michetonnage ni d'avoir les bons réflexes pour creuser la question avec l'adolescent. À la Consult'Sexo, l'infirmière apporte donc son éclairage spécifique à des professionnels sur des conduites de jeunes, en général en lien avec le

michetonnage, qui les préoccupent mais aussi, dans un deuxième temps, aux adolescentes concernées. En tête à tête, elle essaie de travailler avec elles la façon dont elles voient leur situation, dont elles appréhendent ou non les risques, ce qu'elles disent de leur comportement...

Tout petit déjà, ça papote fort

Pour mieux comprendre les mécanismes de la sexualité adolescente, quelques repères sur « le papotage des corps », selon l'expression de Claude Giordanella, s'imposent. La sexualité commence très tôt avec le proto-érotisme. Dans le ventre de la mère, en effet, à partir de la 16e semaine, le fœtus ressent la notion de plaisir. Après la naissance et durant toute l'enfance, la sexualité est également présente sous sa forme propre ; elle contribuera à nous construire dans ce registre. Les premières empreintes de la sexualité apparaissent avec le bercement. Un mouvement que l'on retrouve dans le balancement du corps lors du rapport sexuel. « Certaines personnes ne bougent jamais, soit qu'elles n'ont pas connu cela au départ, soit que le processus a été ensuite interrompu du fait d'un traumatisme. C'est aussi ce qu'on appelle l'étoile de mer : ces jeunes filles qui attendent que ça se passe (pendant l'acte sexuel, elles dressent la liste des courses, etc.). C'est un phénomène qu'on retrouve notamment dans le michetonnage. Bercer les enfants est essentiel, cela fait des adultes plus sexuellement épanouis », affirme la sexologue. Autres empreintes importantes : celles du sourire, du baiser, de la mère ou du père ou d'un substitut — la bouche est un organe particulier dans la sexualité — ou encore celle de la caresse précoce. L'enfant va ensuite découvrir toutes les parties de son corps, ses sensations... La notion de plaisir, souvent absente dans les situations de michetonnage, est forte chez l'enfant mais elle est cependant relativisée par la culture. « *C'est : on ne se touche pas, c'est sale, on ne met pas les mains, etc. Heureusement, on a arrêté d'attacher les bras des enfants dans les internats comme autrefois et les petits peuvent construire ça plus tranquillement !* », se réjouit-elle. Si les enfants sont parvenus à construire cette notion de plaisir, si on s'est inquiété de ce qu'ils aiment ou non, de ce qui leur fait du bien ou non, s'ils ont pu découvrir leur corps mais aussi celui des autres à travers les frères et sœurs, les copains..., le passage à la sexualité adolescente pourra s'effectuer tranquillement.

Sexualité adolescente, attention au bug

À l'adolescence, le corps recommence à bouger, à changer, et, de nouveau, on papote avec son corps. « *Il faut bien sûr adopter quelques codes de la société, on ne se masturbe pas n'importe où... On essaie de maîtriser cela même si les sensations, l'excitation, sont parfois très fortes. Cela s'apprivoise peu à peu* », souligne Claude Giordanella. Ce papotage adolescent avec son corps, avec celui de l'autre — le même que le sien ou non, selon ses envies —, cet apprentissage doux des sensations, de la chorégraphie des corps, de la manière dont tout cela fonctionne : baisers, caresses, reniflage... est essentiel. « *C'est très primitif : on se sent, on se cherche, ensuite on passe au rapport sexuel, puis à des jeux sexuels un peu différents, qui vont nous faire vibrer, des jeux de tous ordres, parfois un peu étonnants, sachant que le curseur est très large en matière de sexualité. Il n'y a pas de limites du moment que l'envie est là et que l'on s'y sent bien* », estime la sexologue.

La sexualité adulte se construit donc progressivement tout du long de l'enfance et de l'adolescence. Lorsque ce passage par la sexualité adolescente a été bousculé, que des événements ont perturbé cette construction autour du plaisir, de la sensation, de la sensorialité, de la sensualité, on passe directement de la sexualité de l'enfant à celle de l'adulte « *avec l'idée que celle-ci est bizarre, qu'elle fait mal. De plus, comme le jeune n'a pas appris à le dire, même lorsqu'il donne des signes : quand il crie, casse, fugue, vole..., personne ne l'entend. La confiance en l'adulte se perd alors et la réaction peut être : il va payer, il va passer à la caisse* », pointe l'infirmière. Telle est l'attitude de maintes jeunes filles de 14-15 ans

rencontrées à la Consult'Sexo. Pour elles, l'homme va régler la note, lui ou un autre, ça n'a pas d'importance, ils se ressemblent tous. Le traumatisme subi n'a pas pu être dépassé et parfois un phénomène de réactivation peut se produire, voire être provoqué. « *On peut être dans l'idée que finalement il n'y a que là que l'on se sent, que l'on est excité, tout en estimant bizarre ce plaisir, ce désir dont on parle, si proche de la douleur. En matière de sexualité, on est toujours sur le fil, on cherche parfois le plaisir assez loin* », observe Claude Giordanella. Beaucoup de jeunes filles reçues ne se sont jamais demandé quelles étaient leurs envies dans la rencontre avec l'autre et quand on les interroge sur ce point, la question ne signifie rien pour elles.

Les voies de la santé sexuelle

Le consentement est l'une des voies essentielles de la santé sexuelle et c'est une dimension travaillée à la Consult'Sexo, sans brusquerie. « *On apprend, aux jeunes filles en particulier, à ne rien dire puis à dire oui, alors la notion de consentement, c'est compliqué !* », estime Claude Giordanella, soulignant l'incohérence des adultes. Sans compter que certains contes ne favorisent pas cet apprentissage. « *Quand la Belle au Bois dormant, couchée, est réveillée par le baiser du Prince charmant, c'est limite ! Il ne lui demande pas son avis avant de l'embrasser. Il n'y a pas de consentement et on trouve ça bien !* », ironise-t-elle. Dans le michetonnage, les adolescentes testent en partie ce principe. Elles ont la sensation d'avoir la maîtrise de quelque chose et que ce sont elles qui consentent et qui ont la main sur l'autre, au moins au début. L'autonomie, et son corollaire l'intimité, est une autre voie de la santé sexuelle que les adultes doivent travailler en douceur car elle a souvent été abîmée. « *Beaucoup de jeunes filles racontent qu'alors qu'elles étaient seules et tranquilles, qu'elles faisaient ce qu'elles voulaient dans un lieu spécifique, on est venu les déranger. Pour les enfants, ce lieu c'est le lit où ils peuvent se toucher, se sentir, rêver, imaginer... C'est souvent là que l'on a zappé cette notion d'autonomie, d'intimité* », remarque-t-elle. Autres notions importantes à interroger et à faire évoluer : la réciprocité et le respect, ce dernier point étant particulièrement délicat « *quand elles ont été ravagées, que leur sexualité a été abîmée* », constate-t-elle. Dans les situations de michetonnage, la sexologue remarque de surcroît souvent l'existence au domicile de violences physiques et verbales entre les parents ou entre la mère et son compagnon. « *La mère, comme la jeune, se font souvent traiter de sale pute. Ce n'est pas facile à entendre...* », poursuit l'infirmière. Avoir une sexualité épanouie suppose également d'éprouver un sentiment de sécurité.

Le malaise des professionnels

En intervision, constat est fait que les équipes éducatives repèrent nombre de signaux d'alerte mais qu'elles ne parviennent pas toujours à les interroger car cela renvoie les individus à leur propre cheminement en matière de sexualité, à leur fonctionnement, à leur approche, voire à leur vécu. « *On sait que nombre de personnes n'ont pas choisi par hasard d'exercer dans le secteur sanitaire et social, il y a souvent de petites histoires en bruit de fond, aussi ne leur est-il pas toujours simple de poser des questions à ces jeunes* », observe Claude Giordanella. Ce qui donne lieu à des raisonnements tels que : « *“Finalement, le jeune homme avec qui elle est, oui, il est plus vieux mais bon...” ou “Ok, elle porte des vêtements sympas mais ces filles échangent beaucoup de choses entre elles...”* », etc. », constate-t-elle.

Se posent en outre aux professionnels les questions de : jusqu'où aller ? Quand est-on dans la conduite à risque ? dans la mise en danger ? Où sont les limites entre séduction, manipulation, emprise ? « *Tout le monde a joué au jeu de la séduction. Certes, à 12 ou 14 ans, elles sont très jeunes. Au lieu de papoter, elles sont peut-être assez vite dans une séduction qui pourrait davantage relever d'un jeu d'adulte... Mais je n'en suis pas si sûre. N'a-t-on pas le droit d'être une jeune fille, même avec tous les ennuis du monde, juste dans un jeu car c'est tout ce qui nous reste de nos compétences psychosociales ?* », interroge la sexologue. Le michetonnage peut être une conduite à risques mais aussi un terrain

d'expérimentation. « Elles peuvent se planter mais il ne faut pas les enfermer systématiquement dans la case “ça ne va pas”. Il faut prendre le temps de les apprivoiser, voir comment avancer avec elles. Et, bien entendu, être là, dans une dimension de sécurité, quand on est sûr qu'il s'agit d'une conduite à risques et qu'il y a eu un “bug” », conseille-t-elle, reconnaissant toutefois la tâche complexe. Pour l'alléger en tout cas, les professionnels sont invités à être dans une recherche d'authenticité. « Plus on aura réfléchi sur soi, plus on connaîtra ses propres limites et mieux on saura interroger les jeunes sur leurs envies, leurs désirs, les plaisirs et bénéfices qu'ils retirent de leurs conduites, insiste Claude Giordanella. Il y a également lieu de travailler sa posture professionnelle pour adopter le ton le mieux adapté et avancer avec ces ados sans plaquer ses propres solutions. »

Comment mobiliser les services de protection (IP, signalement, rapport) ?

Florent Freneuil

Psychologue à la CRIP de la Seine-Saint-Denis et thérapeute familial

Le droit n'énonce pas ce qu'est la prostitution. La Cour de Cassation en livre cependant une définition dans une jurisprudence de 1996. Selon celle-ci, il s'agit « de se prêter, moyennant une rémunération, à des contacts physiques de quelque nature qu'ils soient, afin de satisfaire les besoins sexuels d'autrui », le terme de « rémunération » englobant autant l'argent que les objets et services. La loi n'interdit pas la prostitution en tant que telle et tout le monde a le droit de se prostituer, mineurs y compris, la sexualité relevant de la vie privée. Sont en revanche interdits le racolage, la publicité et le proxénétisme. Concernant les enfants — soit, selon le droit, toute personne âgée de 0 à 18 ans moins un jour —, une réglementation a toutefois été mise en place. « Le fait de solliciter, d'accepter ou d'obtenir, en échange d'une rémunération ou d'une promesse de rémunération, des relations de nature sexuelle de la part d'un mineur qui se livre à la prostitution, y compris de façon occasionnelle, est puni de trois ans d'emprisonnement et de 45 000 euros d'amende », stipule ainsi l'article 225-12-1 du code pénal. L'article suivant, 225-12-2, accroît, quant à lui, les peines encourues à 7 ans d'emprisonnement et à 100 000 euros d'amende, si le mineur a moins de 15 ans, reconnaissant en cela sa plus grande vulnérabilité. À noter que la notion de « majorité sexuelle » n'existe pas en droit.

La sexualité des mineurs et la loi

Les relations sexuelles entre mineurs sont autorisées quel que soit l'âge de ces derniers, du moment qu'elles sont librement consenties. Celles entre majeurs et mineurs de moins de 15 ans sont en revanche interdites et donc passibles de sanctions quand bien même aucune violence, contrainte, menace ni surprise n'aurait été exercée. Considérées dans tous les cas comme une « atteinte sexuelle » — y compris si les jeunes ne se sentent pas victimes, sont amoureux, etc. —, elles sont punies de cinq ans d'emprisonnement et de 75 000 euros d'amende. La sexualité entre un majeur et un mineur de plus de 15 ans, elle, est autorisée sauf si cet adulte est un ascendant de l'enfant, s'il a une autorité de droit ou de fait sur lui ou s'il abuse de l'autorité que lui confère sa fonction. « Un animateur de 20 ans qui aurait, dans le cadre d'une colonie de vacances, une relation avec une adolescente de 17 ans commet ainsi un délit, même si elle est consentante, alors qu'en ville, la même relation ne poserait aucun problème », illustre Florent Freneuil.

Autre limite : le contexte prostitutionnel. Un contexte qu'il faudra cependant pouvoir démontrer. Notamment, si une mineure dit avoir reçu un sac à main en cadeau et non en rémunération, aucun délit n'est constitué. « *Il va donc falloir composer avec la posture de l'enfant, avec ce qu'il dit de sa situation et non avec ce que l'on en perçoit, car c'est sa parole qui prévaudra en cas d'enquête de police* », informe le psychologue. Si le jeune ne se sent pas victime ou s'il s'estime victime mais ne veut pas parler ou dire la vérité, par exemple parce qu'il a honte, un travail doit être mené pour mieux cerner la situation. « *Parfois, l'enfant exige le silence du travailleur social et en appelle au respect du secret professionnel* », témoigne-t-il. Or, en la matière, dans le cadre de l'enfance en danger, les professionnels sont tenus d'effectuer un signalement au parquet et encourent des poursuites s'ils ne le font pas.

Le droit, pour rester à sa place

Connaître les droits des uns et des autres permet de « *remettre chacun à sa juste place* », estime Florent Freneuil. Le droit aide le travailleur social à se positionner vis-à-vis de l'enfant qu'il accompagne. « *Il peut ainsi lui dire que ce n'est pas lui, en tant que personne ayant reçu sa confiance, qui le juge mais que c'est la loi qui lui dicte sa conduite et que, s'il n'effectue pas de signalement, il sera dans la non-assistance à personne en danger* », analyse-t-il. Cela permet aussi de se resituer dans un contexte beaucoup plus large, le contexte social, et de prendre un peu de recul. Le droit permet aussi d'éviter un regard par trop intrusif ou voyeuriste. « *De la sorte, on recueille juste l'information nécessaire* », pointe-t-il.

En cas de signalement non souhaité par le mineur, ce dernier risque d'en vouloir sur le coup au travailleur social. Cependant, lorsqu'il sera devenu adulte — et souvent à l'âge qu'avait l'agresseur, — « *avec le recul et la maturité, il comprendra mieux la situation dans laquelle il se trouvait à l'époque et approuvera la décision prise* », assure le psychologue pour qui « *même si la procédure n'aboutit pas, avoir permis une parole remet les choses à l'endroit* ». Les parents du jeune ont un droit d'accès au dossier établi par la cellule de recueil des informations préoccupantes (CRIP). Toutefois, celui-ci est rarement lu « *car l'administration met tout en œuvre pour éviter sa transmission* », dénonce Florent Freneuil. Les personnes ont cependant 30 ans après la dernière procédure pour consulter leur dossier. Aussi, souligne Florent Freneuil, « *nous gardons cela en tête et cherchons dans les écrits à bien expliquer le déroulement de notre pensée, de manière à ce que les personnes puissent, plus tard, comprendre leur histoire, les faits, le rôle de chacun, et que cela puisse être vraiment éclairant et les aider* ».

III. HYPERSEXUALISATION ET ACCES PRECOCE A LA PORNOGRAPHIE

Culture, sexualité et pornographie dans les discours médiatiques

Hélène David

Directrice adjointe de l'association Charonne, à Paris

Qu'est-ce qu'une jeune fille en 2016 ? Quelle est sa place dans la société ? Dans dix ans, quelle femme souhaiteriez-vous être ?... sont parmi les questions posées aux ados dans les ateliers collectifs de l'association Charonne. Des ateliers pendant lesquels les intervenants tentent de démonter quelques représentations véhiculées par un certain type de médias. Émergent souvent alors maintes interrogations qui taraudent les filles et, en particulier : comment voir si mon petit copain est vraiment amoureux de moi ? Un questionnement qui en entraîne vite un autre : le cadeau dans la sexualité est-il une preuve d'amour ? Dans ces ateliers, un grand travail sur les émotions est réalisé, ce qui plaît beaucoup aux ados. « *Elles découvrent que l'on peut lire sur le visage des autres mais aussi que l'on peut calmer ses émotions* », précise Hélène David, soucieuse de les aider à apprendre à mieux gérer leurs ressentis. Surtout, poursuit-elle, « *ce qui m'intéresse, c'est cette quête d'identité et d'intégration dans un groupe* ». C'est par l'expérimentation, en prenant des risques, que le jeune tente de se trouver une place, le résultat étant l'acceptation ou le rejet. La sexualité fait partie de ces activités mais aujourd'hui de façon surdimensionnée et au détriment d'autres voies. « *Le rôle éducatif est de les aider à voir comment gagner en confiance en soi, en reconnaissance de la part des autres et pas uniquement par ce biais. Car, pour les filles, cela se résume souvent au look, à la beauté, au pouvoir de séduction. Ce aujourd'hui, avec une dimension pornographique* », résume Hélène David.

Un métissage difficile

Les jeunes filles s'identifient aux modèles dont elles disposent, et donc qu'on leur propose... ou plutôt leur impose. Soit elles les adoptent, soit elles les rejettent et se construisent contre eux. Parmi ces modèles, il y a la famille, les proches, les pairs mais aussi les médias. Ces derniers sont aujourd'hui omniprésents. « *Des jeunes disent même dormir leur téléphone portable sous l'oreiller pour ne rien manquer des SMS et autres messages qu'ils pourraient recevoir* », témoigne Hélène David. Il y a ainsi une véritable mainmise des marques, à travers les émissions sponsorisées par ces dernières, les télérealités, les pubs, Internet, les réseaux sociaux... « *Nous sommes disséqués en permanence. Les jeunes ont ainsi un métissage très difficile à effectuer entre toutes ces cultures : celle de la famille, de la communauté, du quartier, des médias... pour savoir que choisir, à quelle tribu appartenir* », poursuit la directrice adjointe. Il est donc extrêmement important de décrypter les méthodes du marketing et de la publicité à l'heure où « *l'on assiste à une crise de la place du modèle éducatif* » et où il est devenu « *difficile de voir ce qui relève vraiment d'un choix de ce qui découle du diktat des marques* », analyse-t-elle.

Sois belle et tais-toi

Dans les années 60, la publicité valorisait la femme dans son rôle de mère, de ménagère, de cuisinière. Aujourd'hui, celle-ci doit être belle, sexy, voire « bonne ». C'est donc sa beauté qui est mise en avant et, bien entendu, sa jeunesse, le tout dans une « hyperpornographisation ». « *Une adolescente de 17 ans, qui ne réussit pas à l'école, peut ainsi tirer son pouvoir sur les autres de sa séduction* », observe Hélène David. Si on ne s'adresse pas directement aux plus jeunes avec les codes du porno, pour la directrice adjointe de Charonne, le processus reste cependant le même que pour les jeux vidéo. Ainsi, précise-t-elle, « *lorsqu'on met un logo pour réserver ces jeux aux moins de 16 ans, beaucoup de ventes concernent en fait des jeunes de 14 ans, une telle mention les rendant particulièrement attractifs* ».

Télérealités, clips, rap, sites Internet — tel celui de la Scandaleuse, véritable école pour « *devenir une bonne michetonneuse puisqu'on y apprend à se looker, à décliner la liste des footballeurs de ligue 1 et à jouer la fille plutôt niaise qu'intelligente...* », résume Hélène David — sont des illustrations parfaites de cette image attribuée à la femme. En particulier, dans les clips, où l'on retrouve en permanence le trio classique : armes, produits psychoactifs et prostitution, les femmes se transforment souvent... en fesses. Ainsi, le rappeur Kaaris est-il, par exemple, représenté assis dans un magnifique trône, près d'une table couverte de paquets de cocaïne, d'armes et de billets de banque, et dominant des jeunes femmes dont on ne voit que le postérieur. De leur côté aussi, les rappeuses participent à cette dégradation de l'image des femmes et jouent des codes du porno. La chanteuse Nicki Minaj, bien que star, est ainsi représentée à genoux devant un homme, et dans une pose suggérant qu'elle effectue une fellation ; quant à Rihanna, elle apparaît, dans un clip, dans le rôle d'une proxénète. Autant de messages qui peuvent troubler les repères des jeunes et banaliser des pratiques liées à la prostitution. « *Récemment, nous avons discuté avec une adolescente de 16 ans placée en foyer de l'ASE qui avait amené deux filles de 13 et 14 ans à un groupe de garçons contre un bout de shit, s'alarme Hélène David. Lorsqu'on lui a parlé de proxénétisme, elle a simplement répondu que, de toute façon, elle était mineure et donc n'irait pas en prison... La dimension humaine était complètement évacuée.* »

La pornographie sur Internet et les jeunes : comment intervenir ?

Benoît Félix

Infirmier en santé publique et spécialiste de la prévention des risques sexuels, Benoît Félix intervient depuis environ trente ans auprès de publics vulnérables : jeunes scolarisés ou non, en foyer spécialisé de la Protection judiciaire de la jeunesse, en prison... Formateur au Crips-Ile-de-France, il cherche à libérer leur parole sur leurs besoins affectifs et sexuels et développe des outils pédagogiques adaptés. Il a été à l'origine du Cybercrips, un espace d'accueil, d'information et de prévention original dédié à la santé des jeunes et sis à Paris-Montparnasse.

« *L'autre jour, un gamin de 11 ans montrait aux enfants de sa classe une photo très cochonne qu'il avait reçue sur son portable. Jamais ses parents n'auraient pu imaginer qu'il puisse accéder à ce genre de visuel via son téléphone* », relate Benoît Félix, infirmier en santé publique et formateur du Crips-Ile-de-France. Avec le développement des nouvelles technologies, la pornographie explose et s'insinue partout. Le porno a en fait toujours existé, mais il a longtemps été relativement soustrait à la curiosité des jeunes. Présent dans les sex-shops ou les salles de cinéma X, son accès était en effet interdit aux mineurs. De même, les magazines spécialisés étaient-ils en général rangés en hauteur dans les

kiosques. Quant aux K7 VHS, leur coût était prohibitif. Mais, avec la diffusion de films X via les chaînes de télévision câblées, l'apparition des DVD, l'arrivée d'Internet, des téléphones portables..., les jeunes ont désormais un accès direct au porno. Sa forme s'est aussi diversifiée : présence de scènes très sexuelles dans des BD, des jeux vidéos, des clips, tenue de propos hot sur certaines radios... Une maman a ainsi découvert son bambin de 7 ans en train d'écouter Fun Radio ou Skyrock la nuit, à un moment où un commentateur disait : « *Les meufs adorent sucer des bites. Il y en a même un qui s'est fait sucer par sa sœur.* » « *Le porno, c'est donc aussi le son. Et c'est parfois pire que les visuels car, dans le cas présent, le gamin peut s'imaginer la scène avec sa sœur* », analyse Benoît Félix. La notion de porno reste cependant subjective, chacun ayant son propre degré de tolérance. La nudité mise en scène dans maintes publicités peut ainsi choquer certains ou un baiser échangé dans la rue être jugé obscène.

Une banalisation sans repères

La pornographie s'est banalisée chez les jeunes au point que certains en consomment régulièrement. La confrontation se révèle en outre de plus en plus précoce. Quelque 50 % des 10-11 ans auraient ainsi déjà visionné au moins une fois un film à caractère pornographique et l'âge médian de découverte de ce type d'images serait de 8 ans. Par ailleurs, entre 14 et 19 ans, 71 % des garçons et 40 % des filles disent avoir regardé des sites hard sur la Toile. Pour Benoît Félix, le phénomène étant devenu inéluctable — le filtrage est nécessaire mais insuffisant —, il faut faire avec et privilégier le dialogue. Une anecdote va dans son sens. Sur un stand de prévention qu'il tenait à Versailles, un homme de 50 ans, père d'un enfant de 10 ans, est venu lui demander à quel âge il était bon de parler de sexualité à un jeune. Comme l'infirmier lui expliquait qu'il fallait commencer dès l'âge de 5 ou 6 ans, l'homme a manifesté vivement sa désapprobation. « *Le poids de son éducation l'empêchait de comprendre* », témoigne Benoît Félix. Une fois son père parti, le gamin est revenu et, exigeant le secret, lui a demandé : « *Est-ce que toutes les mamans font ça avec leur chien ?* » Le gamin avait en fait, sur les conseils de son père, consulté Internet pour connaître les écoles qui lui permettraient plus tard de travailler avec des animaux. Tapant le mot « zoos », il s'est retrouvé en deux clics face à des images zoophiles et à des femmes se faisant pénétrer par des chiens. N'ayant pas osé en parler, il a été très perturbé et continue à s'interroger. « *On vit une époque remarquable, avec un décalage terrible entre un monsieur qui pense son gamin hyperprotégé, et ce dernier qui, n'ayant pas reçu d'éducation sexuelle, se retrouve seul et vit la confrontation avec la pornographie d'autant plus violemment qu'il n'y est pas préparé* », résume l'infirmier.

Le porno, source de complexes

La pornographie a des effets délétères sur les jeunes. Tout d'abord, Benoît Félix constate sur le terrain un conditionnement autour de l'esthétique du porno. Cela passe par un rejet des poils. « *Tout poil visible, hormis les cils et les cheveux, est objet de dégoût. Les poils, qui sont une protection, sont considérés comme quelque chose de sale et un jeune un peu poilu suscitera les moqueries* », témoigne Benoît Félix. Cela aboutit à des coupes, des épilations et autres interventions des plus délirantes. Le rapport au poids aussi est impacté : des filles se persuadent qu'elles sont trop grosses quand les garçons se jugent pas assez musclés. Cela conduit les premières à refuser le sport pour ne pas prendre de formes et les seconds à en faire à l'excès. Autres effets sur le rapport au corps : les filles nourrissent un dégoût vis-à-vis de leurs menstruations, les jugeant sales et répugnantes, et leur vagin effraie les garçons qui y voient un grand trou noir où ils ont peur de rester coincés. Les filles complexent aussi sur la taille de leurs seins, poussant certaines à vouloir les étoffer via la chirurgie esthétique pour plaire aux garçons. Côté mensurations et complexes, les garçons ne sont pas en reste puisqu'ils jugent leur pénis souvent trop petit au vu des modèles qui leur sont fournis : sexes énormes des acteurs de porno ou visibles sur le Net. « *La pornographie renforce les malaises ressentis à l'adolescence. Il ne faut pas sous-estimer cela car les gamins qui se mésestiment consomment plus de produits psychoactifs que les autres et sont plus souvent violents. L'agression sexuelle vient fréquemment d'un problème d'estime de soi* », prévient Benoît Félix.

Une sexualité stéréotypée et violente

Les modèles promus par les films X impactent aussi négativement la perception que les jeunes ont de la sexualité. En particulier, les hommes sont toujours montrés en érection ; et les femmes en train de jouir. Les jeunes subissent ainsi une forte pression car on attend d'eux d'être performants en permanence tandis que les filles, toujours disponibles, ne doivent jamais refuser l'acte sexuel. « Ce sont des poupées gémissantes, soumises au désir masculin, des femmes objets », résume l'infirmier. Pourtant, cela n'empêche pas des filles d'avoir envie de devenir des « stars » du porno.

Les films pornos deviennent par ailleurs de plus en plus hard. « *Les actes s'enchaînent à l'infini et on y voit des pratiques comme la double pénétration ou le fist [pénétration avec le poing entier] comme si c'était naturel et sans douleur. On assiste à une surenchère de violence, les actes sont de plus en plus trash, extrêmes, pervers, et ils peuvent servir de modèles. Pour les jeunes, en particulier les plus fragiles, il y a un risque majeur de confusion avec le réel* », explique-t-il. Un récent procès de mineurs accusés de viols en réunion a ainsi montré que, outre les effets d'entraînement du groupe, la confrontation à la sexualité dans les films pornos avait biaisé leur perception de la sexualité. « *Toutes ces images viennent donc perturber le processus de construction de l'enfant. Elles peuvent déclencher des angoisses, un dégoût de soi, de la sexualité... Le jeune peut se demander si c'est ainsi que lui-même a été conçu. Et cela d'autant qu'au collège, peu de place est accordée au désir et aux sentiments, la sexualité étant en général abordée sous l'angle des IST* », relève Benoît Félix. Sur ce dernier point d'ailleurs, rares sont les films montrant des rapports sexuels protégés, ce qui ne favorise pas l'usage du préservatif. Mais avant même la question des IST, voire de la grossesse, c'est le vécu de la première expérience qui se révèle statistiquement le risque sexuel le plus élevé chez les jeunes. « *L'échec des premières relations est une source de traumatisme. Il peut entraîner un repli sur soi, des blocages, voire de graves prises de risques. On ne prend pas assez en compte cette dimension psychologique. Or la pornographie n'aide pas les jeunes à bien vivre leur sexualité, au contraire* », souligne l'intervenant du Crips.

La pornographie, seul outil d'éducation sexuelle

Si le porno suscite tant la curiosité des jeunes, c'est parce qu'ils espèrent y trouver les réponses à des questions légitimes qu'ils se posent et sur lesquelles l'école ou la famille se taisent. Paradoxalement, le sexe est partout en France mais la pudibonderie fait rage. « *On n'est pas aussi libérés qu'on le dit. La nudité notamment n'est pas naturelle. En Allemagne, aux Pays-Bas, en Suède, un garçon de 6 ans voit, au sauna, des hommes nus plus âgés que lui. Ici, tout le monde se cache et l'enfant doit aller sur le Net pour savoir comment sont faits les autres, à quoi il ressemblera plus tard, s'il est normal, etc.* », remarque Benoît Félix. Les adultes, parents ou professionnels, doivent se mobiliser et apporter aux jeunes les éléments d'information dont ils ont besoin pour les écarter du porno. « *L'éducation à la vie affective et sexuelle dans des relations égalitaires, épanouissantes, ne peut s'effectuer à travers le visionnage d'actes pornos stéréotypés à l'extrême. Or que leur propose-t-on d'autre aujourd'hui ?* », interroge-t-il. Les initiatives manquent. En particulier, la sexualité doit pouvoir être abordée avant la puberté, laquelle se révèle de plus en plus précoce, car les enfants éprouvent ensuite des difficultés à en parler. « *Plus l'information sera précoce et moins l'impact de la pornographie sera fort* », poursuit-il.

Diaboliser le porno n'est pas non plus la solution ; le mieux est de créer les conditions pour que les enfants parlent de ce qui les intrigue et de proposer d'autres références. Décrypter les ressorts de la pornographie peut s'avérer utile. « *Je leur dévoile comment les choses se déroulent sur les tournages de films X. Je leur explique aussi, face à la surenchère de violence, que c'est une production de l'imaginaire de certains êtres humains qui mettent en scène leurs fantasmes, mais aussi que ces derniers ne sont pas forcément ceux de tous. Je souligne que la sexualité doit rester propre à chaque individu alors que le porno induit des modèles auxquels tout le monde semble devoir se conformer. Des modèles de plus en plus inatteignables* », précise-t-il. Il faut donc aider les jeunes à décoder et déconstruire les stéréotypes véhiculés par le porno, qui enferment hommes et femmes dans des modèles sexuels inégalitaires, et valoriser le respect de l'autre. Mais la pornographie doit aussi interroger la place laissée aujourd'hui aux jeunes. En effet, relève l'infirmier, « *dans une société où beaucoup de jeunes sont maltraités, mal aimés et sans avenir, certains vont chercher dans le porno un moyen de se valoriser auprès des autres et adopter une sexualité violente.* » Autrement dit de domination.

IV. FACE AUX CONDUITES DE “MICHETONNAGE” : ELABORER DES REPONSES SOCIALES, EDUCATIVES ET SANITAIRES

Prises de risques professionnelles, réduction des risques et travail sur l'estime de soi

Aldric Zemmouri

Psychosociologue, Aldric Zemmouri est chargé de projets sur le pôle Prostitution de l'association Charonne, à Paris. Celui-ci mène des actions tant auprès des jeunes que des adultes, en particulier, auprès des usagères de drogues, des migrantes et des femmes précaires.

« Si le phénomène du michetonnage n'est pas nouveau, l'intérêt porté à cette problématique est en revanche récent et la question reste délicate à penser », rappelle Aldric Zemmouri. Rares sont en effet les études universitaires sur ce thème ; quant au droit, il reste flou. Une des difficultés pour aborder ce sujet complexe tient à la question de la norme et de la représentation sociale, notamment en matière d'entrée dans la sexualité. Ce qui est normal ou non dépend du groupe d'appartenance de chacun. « Quand on fait partie de sous-groupes, un peu marginaux voire carrément hors de la société, les normes bougent. Aussi, quand on parle avec des jeunes, on se heurte à cette rupture, les normes se confrontent », analyse le psychosociologue. La sexualité demeure par ailleurs un sujet tabou chez les acteurs travaillant avec des jeunes. Ils peinent à en parler et ont tendance à le traiter en tant que personnes et non en tant que professionnels. Le michetonnage touche également à diverses questions complexes tels les rapports hommes-femmes — avec, en particulier, une interrogation sur le profil et les motivations des pigeons —, l'argent, les valeurs de chacun... Il suscite enfin à la fois rejet et fascination.

Des mécanismes de défense

Face à ces difficultés, les institutions développent des attitudes défensives. La plus évidente est le déni. Or, « quand on est dans le “ça n'existe pas”, il devient compliqué d'agir, aucune prévention n'est possible », pointe Aldric Zemmouri. Autre réaction : l'indifférence. Dans ce cas, le phénomène a bien été repéré mais rien n'est fait, soit car les professionnels ne savent pas comment s'emparer du sujet, soit car ils estiment que ce n'est pas à eux de s'en saisir. « Souvent, plus qu'un manque de volonté, il y a un problème de coordination », estime-t-il. Des personnes se mettent alors à gérer les situations quand elles les rencontrent mais il n'y a pas d'appropriation institutionnelle. L'information ne remonte pas, aucune pratique ne se développe et lorsque la personne quitte le service, elle emmène avec elle son savoir-faire. Sans portage institutionnel, il n'y a pas de transmission. « Des institutions ont ainsi traité plusieurs fois le sujet », résume-t-il.

On assiste également, dans un registre voisin du déni, à des attitudes de minimisation. L'impact, la gravité, l'intensité du comportement sont sous-estimés. « On entend alors des propos tels que : “il faut bien que jeunesse se passe...” ou “lorsqu'on était ados, on a fait des choses semblables “ . Cette banalisation fait écho à celle du discours du jeune qui a,

lui aussi, tendance à dire qu'il n'y a pas de problème, comme, par exemple : "C'est juste une fellation, ce n'est rien !" », constate Aldric Zemmouri. Les deux acteurs principaux minorent ainsi la situation. « *Cela peut parfois s'entendre, mais où est la limite ? Quand doit-on s'inquiéter ?* », interroge-t-il, rappelant que des jeunes banalisent aussi des agressions sexuelles. Une autre défense classique est de dire que la sexualité relève de la liberté de chacun et que l'on n'a pas à s'en mêler. Ne se sentant pas légitimes à en parler — ce qui pointe un besoin de formation —, les professionnels évitent le sujet. Ils ne font pas remonter les éléments, même inquiétants, qu'ils constatent. « *Tout le monde essaie alors de contrôler l'information pour que ça ne se sache pas et que l'affaire ne sorte pas de l'institution* », relève-t-il.

Entre branle-bas de combat et jugements de valeur

À l'inverse, des équipes s'affolent très vite. La personne suspectée d'avoir des conduites prostitutionnelles est de suite étiquetée. « *On est alors dans la stigmatisation, dans une dramatisation défensive* », analyse Aldric Zemmouri. Tout le réseau est dans ce cas mobilisé pour trouver de l'aide alors que souvent l'investigation est incomplète voire à peine menée. « *Nous avons été appelés pour une jeune supposée se prostituer alors que personne ne lui avait demandé si elle avait déjà eu une relation sexuelle. Des conduites de michetonnage existaient bien, mais ce n'était pas cette jeune qui posait le plus problème. D'autres autour étaient bien plus engagées là-dedans mais n'avaient pas été repérées !* », se souvient le chargé de projets. Il faut donc se méfier des conclusions trop hâtives et d'abord chercher à comprendre vraiment la situation en entamant un dialogue avec la jeune pour ne pas risquer de l'enfermer dans une réalité qui lui est étrangère. De telles réactions sont inadaptées voire contreproductives tout comme peuvent l'être certains jugements moralisateurs, car ils suscitent du rejet. La perception du bien et du mal dépendent des valeurs de chacun, de ses idéaux. Ainsi, le prisme de la lutte contre les inégalités hommes-femmes, très présent chez les personnels féminins engagés dans le travail social, « *peut rendre difficile l'appréhension du phénomène sans que les jeunes filles deviennent de mauvais objets. Le risque, c'est la condamnation morale, avec un discours du genre : "Tu mets à mal trente ans de combat féministe."* », observe le psychosociologue. Or non seulement ces jeunes n'ont aucune connaissance de l'histoire de la lutte pour les droits des femmes « *mais elles ne regardent pas non plus le monde, les relations hommes-femmes, avec la même lunette* », poursuit-il. Pour éviter des propos violents, excluants, de la part des professionnels, et, par ricochet, le rejet de l'institution vis-à-vis du jeune, il est essentiel que ces questions soient travaillées en amont. Derrière les réactions individuelles se cachent en effet souvent des dysfonctionnements institutionnels.

Les risques sanitaires, une entrée en matière

Avec les jeunes, les professionnels peuvent explorer beaucoup de sujets : leur vision de l'amour, du couple, de la sexualité, du mariage... Tout un travail peut également être mené autour des risques, qu'ils soient sanitaires, (psycho)sociaux ou psychologiques. Outre permettre de faire le point sur certaines connaissances, évoquer la question des risques sanitaires : IST, VIH, grossesse, contraception... peut constituer un très bon levier pour aborder l'entrée dans la sexualité. « *Quand on en parle concrètement, par exemple, à propos du petit copain, c'est bien mieux entendu que lorsque ça a lieu dans un espace collectif* », remarque Aldric Zemmouri. Attention toutefois à ne pas enfermer la sexualité dans le registre de la maladie ou de la maternité ; le plaisir peut aussi être une porte d'entrée efficace. Autre axe intéressant : explorer les troubles somatiques récurrents (maux de ventre, de tête, problèmes de peau...), car ils peuvent être liés à des conduites à risques induisant beaucoup de stress et de somatisation. « *Le jeune peut se sentir très bien mais éprouver plein de douleurs, lesquelles pointent un malaise. Quand une jeune a souvent mal au ventre notamment, il est bon de lui donner un accès aux soins* », explique-t-il.

Prévenir les effets boomerang

Plus délicats à aborder sont les risques (psycho)sociaux. Avec l'association Charonne, Aldric Zemmouri le fait en général avec des jeunes filles ayant des conduites plus ou moins avérées. Un des risques principaux est celui de rejet et de discrimination. *« Le michetonnage doit rester relativement secret. Il y a toujours le danger de subir des insultes, voire des persécutions. Le danger, c'est donc l'isolement ou l'exclusion »*, souligne le chargé de projets. Aussi estime-t-il plus judicieux d'aborder la question sous un angle indirect en demandant par exemple : *« Si toi, tu avais une copine dans ce cas, qu'en penserais-tu ? ou comment l'aiderais-tu si elle en avait besoin ? Ou encore, si c'était toi, en parlerais-tu ? Quels seraient les risques selon toi ? »*, puis de chercher ensuite à faire passer des messages sur les dangers encourus et sur la nécessité de parler en cas de problème. *« Des jeunes filles rentrent dans leur foyer après avoir échappé à une agression en faisant comme si de rien n'était alors qu'elles sont en plein début de trouble post-traumatique. Elles refusent de parler par peur de la stigmatisation »*, témoigne-t-il. La question des violences sexuelles, du consentement, est également à creuser. Et ce d'autant que nombre de filles concernées n'ont pas conscience d'avoir subi une agression. Travailler les problèmes d'insertion sociale et économique peut, par ailleurs, se révéler utile, en particulier avec des jeunes dans une scolarité peu satisfaisante et des pratiques intenses de michetonnage. *« Cela les oblige à se projeter dans le temps, ce qui n'a rien d'évident, mais c'est important car un jour, elles devront retourner à la vie normale avec des niveaux de revenus classiques. À 25 ans, en effet, elles intéresseront peut-être moins les pigeons... »*, résume Aldric Zemmouri.

Concernant les risques psychologiques enfin, on recense des troubles anxieux, des états dépressifs, et dans les cas les plus graves, des phénomènes en lien avec l'activité prostitutionnelle tels que la décorporalisation et la dissociation. Dans le premier cas, il s'opère une coupure mentale entre le corps et l'esprit. La personne a un rapport au corps en décalage : elle peut ne pas le ressentir physiquement ou encore adresser des messages contradictoires : s'habiller sexy mais ne pas se laver, par exemple. Dans le second cas, l'individu compartimente, il se sent très différent selon la personne avec qui il est.

Des conduites à risques pour redorer une estime de soi en berne

Travailler l'estime de soi est également fondamental, en particulier pour garder le lien avec des jeunes dans des conduites avérées de michetonnage. L'estime de soi, qui est le jugement que l'on porte sur soi, combine trois éléments : l'amour de soi, la vision de soi et la confiance en soi, renvoyant à des questions telles que : suis-je aimable ? Que pense-t-on de moi ? Quelle image ai-je de moi ? Quelle représentation ont les autres de moi ? Qu'est-ce que je vaudrais ? Suis-je capable ? À ces questions, des jeunes trouvent des réponses dans les conduites de michetonnage. En filigrane, la logique est : si des hommes sont prêts à payer par des cadeaux ou autre pour être avec moi, c'est un signe que je suis aimable, désirable. *« Il est intéressant de noter qu'il y a des degrés dans l'amour de soi : certaines demandent un sandwich pendant que d'autres exigent beaucoup d'argent »*, relève Aldric Zemmouri.

L'estime de soi dépend de soi mais est aussi liée aux autres. *« Quand on évolue dans un milieu peu favorable au développement de cette force intérieure, on cherche une réassurance chez les autres. Le concept de résilience est basé sur le fait qu'à un moment, la personne trouve des ressources externes pour se renforcer en interne »*, explique le psychosociologue. Aussi le michetonnage, comme d'autres conduites à risques, peut-il marquer paradoxalement une amélioration de l'état d'une personne. *« Cela ne signifie pas que ce n'est pas grave, mais cela peut être un passage nécessaire dans la construction et la réappropriation de cette personne. Des gens ont besoin de cette conduite à risque : ils vont chercher dans l'extrême ce qu'ils n'ont pas trouvé dans leur vie pour donner du sens à certaines choses »*, analyse Aldric Zemmouri. Leur opposer alors un jugement de valeur, leur dire : *« Tu te rends compte de ce que tu fais ? »*, etc.

ne résout rien. « *Quand ils sont en pleine lune de miel avec ce comportement, c'est inutile, car celui-ci leur apporte tellement à ce moment qu'ils ne comprennent pas ce que cela signifie en termes de valeurs. En revanche, ils sont accessibles aux risques et on peut aller en ce sens* », affirme-t-il.

Redonner confiance et des capacités à agir

La perte de l'estime de soi génère une anxiété sociale puisqu'il y a une angoisse liée au regard des autres et au jugement de la société. Cela entraîne des comportements d'inhibition, des incapacités à passer à l'action, des attitudes défensives qui conduisent à se mettre en échec. Un phénomène que l'on retrouve notamment chez beaucoup d'adolescents en difficulté scolaire. « *D'ailleurs, lorsqu'on cherche à comprendre pourquoi des jeunes filles trouvent, dans le michetonnage, un moyen de regagner de la valeur, de l'estime d'elles-mêmes, et à savoir d'où leur vient le sentiment de ne rien valoir, l'école est généralement évoquée* », constate Aldric Zemmouri. Pour améliorer l'estime de soi, il est important de mettre le jeune dans une situation de réussite car il en tirera de la fierté, ce qui améliorera sa confiance en lui et sa capacité à agir. Développer les compétences psychosociales définies par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) permet de consolider les individus. Au nombre de dix, elles fonctionnent par couple : conscience de soi/empathie, prise de décision/résolution de problèmes, gestion du stress/gestion des émotions, pensée créative/pensée critique, savoir communiquer efficacement/être habile dans les relations interpersonnelles. « *Distillés lors d'entretiens ou dans des actions, travaillés en individuel ou en collectif, résume Aldric Zemmouri, ces éléments renforcent la capacité du jeune à mieux réagir quand il sera seul face aux autres mais aussi face à lui-même.* »

Accueillir les jeunes en errance et engagés dans des conduites de "michetonnage"

Bénédicte Rondel

Bénédicte Rondel est cheffe de service à Étap'Ado, un dispositif d'accueil et d'écoute pour adolescents en difficulté sis à Pantin et dépendant de la Sauvegarde de Seine-Saint-Denis. Cette association dispose également de plusieurs pôles dont un pôle AEMO/AED, un pôle Économie familiale, sociale et logement, un pôle Accompagnement judiciaire et éducatif (PAJE), un pôle Accueil familial, un pôle Développement social et prévention comprenant deux services de prévention spécialisée (à Noisy-le Grand et à Pantin), un pôle d'accueil familial et un service d'accueil d'urgence et d'orientation.

« Ma vie est monotone. Je chasse les poules, les hommes me chassent. Toutes les poules se ressemblent, et tous les hommes se ressemblent. Je m'ennuie donc un peu. Mais, si tu m'apprivoises, ma vie sera comme ensoleillée. Je connaîtrai un bruit de pas qui sera différent de tous les autres. [...] »

Le renard se tut et regarda longtemps le petit prince :

— S'il te plaît... apprivoise-moi, dit-il !

— [...] Que faut-il faire ? dit le petit prince.

— *Il faut être très patient, répondit le renard. Tu t'assoiras d'abord un peu loin de moi, comme ça, dans l'herbe. Je te regarderai du coin de l'œil et tu ne diras rien. Le langage est source de malentendus. Mais, chaque jour, tu pourras t'asseoir un peu plus près... »*

(Extrait du Petit Prince d'Antoine de Saint-Exupéry)

« *Les jeunes qui viennent à Étap'Ado sont comme des bébés renards et nous essayons de les apprivoiser en les laissant venir un peu plus près chaque jour* », résume Bénédicte Rondel. C'est ainsi qu'une jeune fille est régulièrement passée dans la structure pendant presque deux mois : elle venait se poser après ses cours et se contentait de rester à l'accueil une heure durant. Puis, un jour, elle est allée chercher un éducateur et a demandé à lui parler. L'apprivoisement est ainsi une des clés de l'action d'Étap'Ado et il se révèle, en particulier, incontournable pour avancer dans les situations de michetonnage.

Ouvert 7 jours sur 7 toute l'année de 9 h à 20 h, Étap'Ado, qui a vocation à « accueillir la crise », reçoit sans mandat les mineurs de 13 à 17 ans de Seine-Saint-Denis « *quand ils veulent et comme ils le veulent* », précise la cheffe de service. Ce lieu se veut, en effet, un espace adapté aux temporalités des adolescents qui peuvent ainsi arriver et repartir au gré de leurs envies et besoins. Le nombre de jeunes présents chaque jour est donc très variable. Le service, qui reçoit en majorité des filles et, en particulier, de jeunes Africaines, refuse cependant certains publics, pour qui d'autres réponses sont prévues. Il en est ainsi des jeunes dans des problématiques de mariages forcés, des mineurs isolés étrangers ou encore des ados qui viendraient d'être victimes de maltraitances visibles.

Un objectif : la prévention

« Apaisement, expression et élaboration » sont, selon Bénédicte Rondel, les trois mots qui caractérisent l'action d'Étap'Ado, dont le choix d'un accueil immédiat et permanent a pour visée la prévention. Un accueil qui commence toujours par le souci du bien-être du jeune à qui il est systématiquement demandé s'il a faim, soif, sommeil, envie de se laver... Si les pratiques éducatives se fondent sur l'entretien, pour favoriser l'apaisement, l'expression et l'élaboration, l'équipe met aussi en place des médiations, d'ordre artistique, culturel, sportif... Il peut s'agir d'ateliers de dessin, de peinture, d'écriture, de cuisine, de boxe éducative ou encore de séances animées par la psychomotricienne (à mi-temps) mettant le corps en jeu. « Avec la puberté, les changements hormonaux, l'accès à la sexualité..., travailler avec les ados sur le corps me paraît essentiel et d'ailleurs trop souvent négligé », estime la cheffe de service. Une activité est particulièrement appréciée par les jeunes et par l'équipe éducative : la pâtisserie.

« *Même préparer un gâteau au yaourt nécessite de la précision, cela donne un cadre. Avoir les mains occupées oblige l'esprit à se canaliser, du coup, il se passe des choses incroyables pendant les médiations pâtisserie*, assure Bénédicte Rondel. *Le gâteau réalisé par le jeune est ensuite partagé avec les membres de l'équipe présents.* « En termes de valorisation de soi, cela a vraiment un impact intéressant », témoigne-t-elle. Étap'Ado a également répondu à un appel à projets pour lancer une activité régulière de médiation canine avec un professionnel. « *L'objectif est de permettre aux jeunes d'apprendre le lien sans danger, de parvenir à trouver leurs limites, à prendre soin de l'autre, mais aussi à faire en sorte que ce dernier puisse prendre soin d'eux, à effectuer des caresses, des câlins...* », résume la responsable.

Un sas de décompression

De même qu'il s'agit de considérer le parcours du jeune dans son ensemble, ce qui suppose de nouer différents partenariats, il s'agit pour l'équipe de garantir la continuité éducative à l'intérieur du service du matin au soir, d'un jour

à l'autre, mais aussi du soir au matin. Si le dispositif ne fait pas d'accueil d'urgence, il peut en effet proposer, si besoin, à un jeune de rester de une à trois nuits. Pour ce faire, outre les huit éducateurs de jour et la psychologue (à temps partiel), l'équipe compte trois éducateurs de nuit. « *Nous ne faisons pas de mise à l'abri : la nuit sert à poursuivre le travail commencé en journée — notamment quand les jeunes sont arrivés tard — et qui se poursuivra le lendemain* », explique Bénédicte Rondel. Un tiers des jeunes ne restent d'ailleurs qu'une nuit. Contrairement à la journée, la nuit, l'accord des responsables légaux de l'adolescent doit être systématiquement recherché et une fiche d'information être transmise au parquet des mineurs. Les jeunes sous ordonnance de placement judiciaire (OPP) ou administratif ne peuvent, quant à eux, pas rester la nuit. « *Nous tenterons plutôt de les aider à regagner le foyer, en prenant contact avec celui-ci et en permettant à l'éducateur d'échanger avec le jeune...* », précise-t-elle. Comme avec les parents, l'apaisement est recherché.

Dans cette même volonté de continuité éducative, Étap'Ado se pose enfin toujours la question de l'orientation. Un point qui se révèle cependant complexe, en particulier, parce qu'il est difficile de faire concorder le temps des jeunes et celui des institutions.

Un rôle de facilitateur

En 2014, un tiers des jeunes orientés vers Étap'Ado l'ont été par leur établissement scolaire : assistantes sociales, infirmières, médecins, CPE, principaux, voire enseignants. D'autres personnes peuvent avoir encouragé les mineurs à s'y rendre : maisons des adolescents, missions locales, structures sociales, médecins de quartier, amis, parents... mais aussi parfois l'ASE. « *Cela arrive surtout lorsqu'un gamin pourrait avoir de suite une mesure de placement provisoire mais que, dans le cadre de la permanence, on estime que des choses peuvent être tentées avant avec la famille. Cela donne lieu à de superbes collaborations car nous travaillons dès le début en co-évaluation. Cela nous permet de prendre ensemble la décision nous semblant la mieux adaptée pour le jeune* », se réjouit Bénédicte Rondel. Un protocole a par ailleurs été élaboré avec les services d'AEMO de la Sauvegarde et la collaboration est de plus en plus étroite avec le PAJE, en particulier dans le cadre de la MJIE (mesure judiciaire d'investigation éducative). « *C'est intéressant car Étap'Ado a été conçu pour éviter l'OPP qui n'est pas nécessaire, autrement dit celle qui dure 3 ou 4 jours et où le gamin rentre ensuite chez lui* », détaille la cheffe de service. En cas de clash pendant la mesure, par exemple si le jeune ne veut pas rentrer chez lui mais que la décision est loin d'être prise et qu'une OPP ne semble pas l'idéal, Étap'Ado l'accueille le temps que la situation se calme. « *En parallèle, le travail se poursuit avec les parents. Presque à chaque fois, cela se conclut par le retour de l'ado. De même en est-il dans le cadre des mesures d'AEMO. Étap'Ado sert vraiment à chercher l'apaisement et à rassurer le partenaire, le jeune, les parents* », insiste-t-elle.

Michetonnage, un savoir-faire croissant

Face au michetonnage, l'équipe « bricole » petit à petit des pistes d'action, un mode d'intervention. « *On avance pas à pas avec chaque situation et cette formation-action est un grand apport pour ce faire. On recourt aussi à divers partenaires : relais des parents, maison des adolescents, centres médico-sociaux, planning familial, MMPCR et également l'association Charonne qui va venir sensibiliser l'équipe aux problématiques liées au michetonnage et à son repérage* », souligne Bénédicte Rondel. Étap'Ado a d'ores et déjà repéré huit situations de michetonnage, dont deux concernant des garçons : quatre en 2015 sur une année et autant en 2016 sur trois mois, pointant soit une accélération du phénomène, soit l'amélioration de son repérage. Grâce aux échanges organisés par la MMPCR, les signes d'alerte ont mieux été décelés : fugues à répétition voire situations d'errance (dans les deux tiers des cas), désinvestissement

scolaire, impressionnant manque de confiance en l'adulte, grand sentiment de solitude même si les jeunes semblent avoir des réseaux familiaux ou amicaux, estime de soi en berne, troubles assimilables à un syndrome post-traumatique, conduites addictives (alcool et shit à chaque fois). Pour aborder ces situations, l'équipe a choisi de travailler avec les jeunes mais aussi avec leurs parents qui, « s'ils sont "victimes" de l'activité de leur enfant en sont aussi acteurs, cela bien souvent en étant assez inconscients de la détresse dans laquelle il se trouve et pas toujours capables de faire le lien entre son mal-être et sa conduite », constate la cheffe de service.

Impliquer les parents

Certains parents ne sont pas vraiment dupes : ils remarquent que leur fils ou leur fille a de belles chaussures, des vêtements de luxe..., mais n'osent pas en parler. Lorsque l'équipe a pu aborder la question avec eux — en particulier pour deux jeunes —, le terme de michetonnage n'a jamais été directement employé. « Nous émettons juste l'hypothèse que cela pourrait être des signes que leur enfant est pris dans de telles situations », explique Bénédicte Rondel. Des parents qui paraissaient mal à l'aise pendant tout l'entretien se sont alors lâchés d'un coup, soulagés de constater que ce comportement était connu, évocable et sans doute partagé par d'autres puisque des professionnels mettent des mots dessus. « Nous avons alors pu commencer à travailler afin que ces parents puissent réapprivoiser leur jeune », poursuit-elle. Pour les deux familles avec qui un dialogue a été possible, il s'est agi de rechercher avec elles si un traumatisme avait eu lieu. Cela s'est avéré à chaque fois le cas : dans une situation, c'est la jeune qui l'a évoqué, dans l'autre, ce sont les parents.

Face aux conduites de « michetonnage », quelle prévention mettre en œuvre ?

Le 11 avril 2016, la MMPCR et l'association Charonne ont réuni, à Paris, une quarantaine de professionnels des champs social, sanitaire, éducatif... intervenant auprès de jeunes, dans le cadre de la formation-action intitulée « Le michetonnage chez les ados : comprendre le phénomène pour repérer et agir ». Hélène David y a présenté une intervention sur le thème : « Face aux conduites de « michetonnage », quelle prévention mettre en œuvre ? »

Hélène David

Directrice adjointe de l'association Charonne, à Paris

« L'intervention auprès de jeunes dans des conduites à risques repose sur quatre piliers importants : promouvoir la santé, éduquer, prévenir et réduire les risques », résume Hélène David, directrice adjointe de l'association Charonne qui a expérimenté des actions de prévention en lien avec le michetonnage au sein du foyer de l'enfance Tandou, à Paris.

Une démarche facilitée, selon la responsable, par le fait que « Tandou a l'habitude d'organiser des ateliers collectifs autour de la santé. Nous en avons déjà mené concernant la consommation de produits. Lorsqu'une telle pratique est installée, il est plus simple d'aborder un sujet délicat tel que le michetonnage », explique la responsable. Hélène David

souligne toutefois la nécessité de bien adapter le discours au profil des jeunes rencontrées : activité sexuelle débutante mais avec cadeaux, pratiques de michetonnage déjà bien ancrées, de prostitution... pour ne rien brusquer. Autre obligation : leur manifester qu'elles ne seront pas jugées afin de libérer la parole.

Ouvrir le dialogue

En tout premier lieu, il importe de renforcer les facteurs de protection des jeunes. « *Nous tentons de leur montrer à quel point elles ont des habiletés et de leur signifier que nous, adultes, les reconnaissons* », détaille Hélène David. Il s'agit ainsi de « travailler sur les leviers que ces ados ont en elles plus que de mettre le doigt sur les questions qui font mal. Trop de gens le font déjà... », remarque-t-elle. Le quotidien doit également être mis à profit. « *Celui de ces filles est un vrai matériau que l'on peut utiliser en permanence pour les aider à parler, à nommer les choses et à prendre du recul* », estime-t-elle. Aussi, les intervenants de l'association Charonne cherchent-ils à coconstruire avec les éducateurs sur place. « *On refuse de venir en disant : "Vous nous laissez la salle et on ne parle pas avec vous..."* », schématise-t-elle.

Certains ateliers peuvent ainsi se poursuivre entre jeunes et éducateurs bien après le passage de l'association. « *Le renforcement de l'estime de soi, la parole sur la place des femmes, etc. peuvent aussi être travaillés au quotidien par l'équipe éducative* », poursuit-elle. Il se révèle ainsi très intéressant de s'asseoir dans la salle de télévision pour regarder avec les jeunes les clips et téléralités que les ados affectionnent particulièrement car cela ouvre de larges possibilités de dialogue. Cela permet de leur demander leur avis, la façon dont elles se situent par rapport à ce qu'elles voient, de discuter à partir d'exemples sur la beauté, la relation amoureuse ou encore la notion de cadeau et de gain. « Sur ce dernier point, il est bon de savoir que des jeunes pratiquent l'escorting non pour l'argent ou les cadeaux en eux-mêmes mais afin de pouvoir accéder à un certain clan social », explique Hélène David.

Au moins réduire les risques

Vient ensuite le temps de la prévention. « *Il s'agit de travailler un peu plus sur les facteurs de risques, d'éviter de passer à des risques importants* », précise la directrice adjointe. La réduction des risques, ou RdR, permet quant à elle à minima de donner aux personnes continuant leurs conduites des tuyaux pour ne pas avoir de problèmes supplémentaires. Une démarche qui se révèle intéressante face à des jeunes relativisant les dangers inhérents à leur comportement mais qui pose cependant problème face à des mineures. Demander à une adolescente : « *Si tu michetannes, en parles-tu au moins à une personne ? quelqu'un sait-il où tu vas ?* » ou lui conseiller d'être accompagnée, n'a en effet rien d'évident dans le cadre de la protection de l'enfance. Pourtant, pointe Hélène David, « *combien de ces jeunes filles ont déjà vécu, de par leur histoire familiale, un traumatisme qui les a fragilisées et se sont retrouvées, avec le michetonnage, dans des situations où des travailleuses du sexe ne seraient pas tombées pour avoir appris comment faire ?* », interroge-t-elle, pointant le cas de jeunes parties rencontrer un pigeon qui se sont révélées confrontées à 4 ou 5 garçons.

Des outils ludiques

L'association Charonne utilise divers supports lors de ses ateliers pour travailler sur la sexualité et aborder des thèmes tels que l'estime de soi, le regard sur soi, sur le corps, la perception de la vie affective... Afin de valoriser les compétences des jeunes, divers outils et activités leur renvoyant une image positive sont employés. C'est le cas par exemple, « du papillon » ou de la présentation croisée, qui par le biais d'images permet à la jeune de reconnaître ses qualités et à une autre de les présenter en les soulignant. Ensuite, pour évoquer le rapport au corps et la relation aux

autres, la question de la beauté est notamment creusée. À l'aide de mini-clips très rapides est montrée la transformation d'un visage grâce au maquillage ou au logiciel de retouche Photoshop. De même, des panneaux regroupant différentes images révélatrices de diverses approches du corps permettent-ils d'évoquer les critères de beauté prévalant selon les individus, les cultures ou les époques (femme girafe, sumo, tatoués de 1920 et d'aujourd'hui, anorexique...).

La projection dans le temps est également abordée, les jeunes étant incitées à s'imaginer dans dix ans et, en particulier, à l'exprimer en choisissant des qualités dans une liste proposée (depuis « bonne cuisinière », « bonne ménagère », « bonne épouse » à « entrepreneuse », « autoritaire », etc.). Est enfin débattue la vie affective et sexuelle, en suscitant des échanges entre les jeunes et en posant des questions telles que : qu'est-ce que la séduction ? quelle est la place du cadeau, de l'argent ? quels sont les risques ? comment je sais qu'il m'aime ? « *Pour certaines, l'archétype de l'homme protecteur, avec de gros biscottos, de l'homme jaloux, qui, parce qu'il vous aime, vous envoie une baffe est bien vivace* », constate Hélène David.

La libido et le plaisir peuvent aussi être au cœur des échanges. « *On cherche notamment à pointer les conséquences des expériences réalisées trop jeunes ou de façon inadaptée par rapport à l'étape où ces filles en sont de la construction de leur sexualité ou de leur vie sentimentale. Cela peut en effet avoir un impact sur le plaisir dans leur vie amoureuse future* », affirme-t-elle.

D'entremetteuses à proxénètes

L'association Charonne, qui mène cette action de prévention en collectif, tente également de décliner cette approche en individuel. Dans le cadre des interventions qu'elle propose, elle rencontre parfois une jeune après avoir discuté avec les professionnels qui la connaissent pour trouver les bons leviers à activer. « On travaille sur l'estime de soi, sur ce qui va créer une motivation, une passion, mais on évoque aussi la question de l'activité problématique et à risques », explique Hélène David. Parmi les situations rencontrées : le cas d'ados suivant un peu les traces des « mamas », ces (ex)prostituées, notamment nigérianes, qui, montant en grade, font venir des jeunes filles pour les prostituer.

Des adolescentes de 16 ans, ayant ou non michetonné, recrutent en effet en échange d'un bout de shit ou autre, d'autres filles de 13 ou 14 ans pour un groupe de garçons. « *On essaie de les amener à réfléchir, sans les juger, sur les dangers qu'elles leur font courir* », résume Hélène David, qui s'inquiète par ailleurs des éventuels recrutements qui pourraient avoir lieu avec l'Euro 2016 et favoriser le développement de tels comportements.

Les conduites à risques pré-prostitutionnels de Yoshii Hiromi, Réflexions autour de « Love & pop » de Ryû Murakami

Emmanuel Meunier et Anne Savarit

Emmanuel Meunier, chef de projet à la Mission métropolitaine de prévention des conduites à risques ; Anne Savarit, psychologue et directrice de la Maison des adolescents/AMICA de Clichy-Montfermeil.

« Love & Pop » est un roman, écrit en 1996, par l'écrivain japonais Marukami Ryû. Ce texte apporte un éclairage sur le phénomène des conduites à risques pré-prostitutionnels à l'adolescence. Héritier, avoué ou non, de l'école « naturaliste », l'auteur a commencé par enquêter sur le phénomène des collégiennes et des lycéennes japonaises se rendant à des « rendez-vous arrangés » via des messageries téléphoniques (enjoyô kosai), rendez-vous qui leur permettent de rencontrer des hommes avec lesquels elles passent un moment ou ont des relations sexuelles, en l'échange de cadeaux ou de rétributions monétaires. L'auteur engage alors le travail d'écriture à partir d'une hypothèse « psycho-sociale » qu'il va s'employer à vérifier en suivant le devenir de la jeune collégienne Yoshii Hiromi : « *je me suis mis à écrire ce roman en partant de l'hypothèse que, sous prétexte de marques et de rendez-vous arrangés, ces lycéennes crevaient en réalité d'envie de réaliser des « possibles » sur lesquels ouvre la rencontre avec l'autre* » (p. 222).

Par-delà la vénalité... un parcours initiatique

Marukami Ryû minimise l'hypothèse sociale : la quête d'argent et d'objets de marques, qui est au cœur du discours des jeunes filles, ne serait qu'un mobile de surface. Yoshii Hiromi et ses camarades appartiennent à la classe moyenne et n'ont pas de « besoins » insatisfaits. « *Elles laissent des messages sur les messageries pour se payer des trucs de chez Chanel ou Gucci mais si c'était de ça qu'elles avaient vraiment envie, elles pourraient le voler, non ?* » (p. 209), fait observer le personnage de Kobayashi, un homosexuel qui s'est prostitué dans sa jeunesse et qui fréquente des garçons via les « rendez-vous arrangés ».

L'argent et les biens de consommation ne sont qu'un voile derrière lequel se déploie une quête d'identité (qui suis-je ? ; quelle femme serais-je ? quels sont mes projets ? quels sont mes désirs ?) dans un contexte d'ennui et de vide intérieur, où la menace d'être submergé par l'angoisse est vainement apaisée par une consommation frénétique de produits de marque. La conduite à risque pré-prostitutionnelle apparaît comme une fuite en avant qui permet d'échapper à l'angoisse du vide intérieur et identitaire, cette conduite engageant la jeune fille dans une quête effrénée d'émotions extrêmes, provoquées par la rencontre avec les désirs d'inconnus.

Le roman, construit comme un parcours initiatique, évoque les conduites à risques dans ce qu'elles ont d'« initiatiques » ou d'« ordaliques », pour reprendre la terminologie de l'anthropologue David Le Breton (épreuve où l'on se

confronte, dans l'espoir d'en triompher, à un risque mortel). Parcours initiatique qui est symbolisé par les deux rêves de la jeune Hiromi qui encadrent le récit : dans le rêve du début, Hiromi voit en rêve un homme ventripotent, qui sous la surveillance d'un garde indifférent, ramasse des champignons « *secs et recouverts d'une fine pellicule de pruine* » (p. 5). L'homme s'effraie soudain d'un scorpion qui pourrait le piquer. Dans ce rêve, la sexualité est un objet d'angoisse mortifère : l'homme a une indétermination androgyne (c'est un homme « gravide »), les champignons (symbole phallique) sont malsains et l'expérience sexuelle est perçue comme pouvant être mortelle (le scorpion). Dans le rêve de fin, Hiromi découvre dans un congélateur rouillé des cadavres de chiens gelés. Hiromi en prend un dans ses bras et le réchauffe. « *Le chien fond dans ses bras, il se met à remuer la queue et commence à japper, heureux* » (p. 220). L'étreinte chaleureuse du chien (qui symbolise la tendance altruiste dans la culture japonaise) et les remuements joyeux de sa queue (symbole phallique) place la sexualité du côté de la vitalité.

Ce parcours initiatique passe par des épreuves mortifères de confrontation avec les désirs d'hommes qui se tournent vers de très jeunes filles pour assouvir leur désir de dominance. Hiromi va rencontrer trois figures anxigènes du désir masculin : l'homme qui instrumentalise la femme au service de sa jouissance égoïste et perverse ; l'homme qui porte de tels stigmates qu'aucune femme ne saurait le désirer ; l'homme qui hait les femmes. Pour asseoir leur sentiment de contrôle, certains de ces hommes proposent de payer plus, si la jeune fille se présente revêtue de son « costume réglementaire » de collégienne.

Immédiateté et incapacité à « jouer » à se projeter dans l'avenir

Ce qui décide Hiromi, jusque là hésitante à suivre ses camarades qui pratiquent déjà les « rendez-vous arrangés », c'est une bague coûteuse en « topaze impériale ». La métaphore est puissante : Hiromi ne s'engage pas dans cette conduite pour acquérir un vulgaire objet de marque, mais pour une bague (symbole d'union) ornée d'une pierre précieuse (symbole d'éternité). Le plus saisissant, c'est que son désir impérieux d'acquérir « immédiatement » l'objet, s'enracine dans son sentiment que les émotions, aussi puissantes soient-elles, sont irrémédiablement fugaces et évanescentes : « *Si je ne l'achète pas aujourd'hui, j'aurais forcément oublié demain l'émotion et la surprise d'aujourd'hui. Comment ai-je pu en avoir envie hier ? penserait-elle et puis cela passerait (...) Lorsqu'on a envie d'une chose, il faut tout faire pour l'obtenir sans tarder car les choses changent de nature après une ou deux nuits et redeviennent ordinaires. Elles le savaient très bien comme elles savaient qu'il n'existait pas une seule lycéenne capable de travailler six mois dans un McDonald's pour se payer un sac Prada* » (pp. 58-59). L'absence d'identité stable, propre à l'adolescence, se reflète dans l'incertitude sur les objets de désir, qui ne peuvent être saisis que dans l'immédiateté.

Pour ces jeunes filles, il n'y a rien qui soit désirable au point de devenir le mobile d'un projet inscrit dans le temps. Un client du groupe de collégiennes, qui se rappelle soudain avoir une fille du même âge, leur fait d'un coup la morale : « *Faut devenir plus sérieuses ! Intéressez-vous à quelque chose ! Si vous ne trouvez rien maintenant, eh bien, vous finirez dans une fac de seconde zone, dégoterez un boulot minable, ferez un mariage médiocre. Or, curieusement, Noda Chisa et Hiromi trouvaient que le vieux ne se trompait pas en disant cela. Tu n'as pas tort, mais on n'a pas envie de se l'entendre dire par toi ! pensèrent-elles* » (p. 75). Le vertige de la consommation reflète l'absence de projet, qui reflète l'incertitude sur ses propres désirs, qui reflète l'absence d'une identité stable. La consommation frénétique vient combler une incapacité à se projeter dans l'avenir, à imaginer, à créer ou, si l'on préfère, à « jouer » (play) au sens où l'entend Winnicott. Le jeu dangereux, la conduite à risque, devient alors le seul terrain d'expérimentation. Et la mise en danger de soi devient l'épreuve par laquelle on espère la révélation de qui l'on est « vraiment ». Et tout cela fonctionne comme un « jeu » (game) : jeu de « hasard », car la jeune fille, va devoir choisir, parmi les messages que les inconnus ont laissés, ceux auxquels elle répondra ; jeu de « paraître », car il faudra s'apprêter et séduire ; jeu de « stratégie » car il faudra, face au désir masculin, conserver le contrôle de la situation.

Sentiment d'avoir de la « valeur », mise en danger de soi et estime de soi

Les « rendez-vous arrangés », par delà les bénéfices matériels qu'ils procurent, sont un terrain d'expérience, source d'émotions extrêmes, où ces jeunes filles découvrent dans la prise de risque quelque chose d'elles-mêmes. Kobayashi, le vieil homosexuel, exprime cela ainsi : « *Bien sûr, je faisais ça pour le pognon mais cet instant où le désir d'un tiers se porte sur toi, cet instant de la rencontre quand un individu dirige son désir sur toi, ça c'est vraiment excitant (...) Quand tu es jeune, tu ne comprends pas cette émotion particulière de la rencontre avec l'autre. Surtout quand il s'agit de sexe. C'est pareil pour les filles* » (p. 209). Et si « le désir de l'autre qui se porte sur toi est si excitant », c'est « parce que ça veut dire que chacun d'entre nous a une valeur » (p. 210). Le désir sexuel de l'autre, le sentiment d'être désirable, procure l'illusion d'avoir une « valeur ». De quelle « valeur » parle-t-on ? Le sentiment d'avoir une « valeur » est lié au fait qu'un autre, que l'on tient soi-même pour estimable, nous renvoie quelque chose de positif. Ce qui suppose que l'on soit, avec cet autre, déjà inscrit dans une relation de reconnaissance mutuelle : on se sent valorisé parce que l'on a été valorisé par une personne à laquelle on a, soi-même, attribué de la valeur... Ce qui suppose d'être assez sûr de soi, et de ses propres valeurs, pour reconnaître de la valeur chez les autres. Dans les « rendez-vous arrangés », où le client est méprisé, la jeune fille ne se sent pas valorisée par le client (par exemple, en raison de sa personnalité, de ses qualités), mais parce que son désir distingue telle jeune fille dans la masse infinie des objets de désir.

Il y a, notons-le, un plein accord entre la pratique des « rendez-vous arrangés » et les « valeurs » de la société néolibérale et postmoderne : « immédiateté », « valorisation », « distinction » et même, « performance », car la jeune fille est fascinée par sa capacité à produire l'intérêt de l'homme et à provoquer la jouissance masculine.

Ces expériences de « rendez-vous arrangés » requièrent, donc, à la fois, une faible implication (puisque'il n'y a pas de lien « personnel » avec le client) et une énergie considérable, car il faut faire face aux dangers potentiels de la situation (et Hiromi croquera d'ailleurs un psychopathe).

Ces expériences sont éprouvantes comme le reconnaît Kobayashi : « *Il faut de l'énergie pour rencontrer l'autre. Ça fatigue vraiment. Mais moi, je pense que ne pas rencontrer l'autre, c'est la mort. Ceux qui sont vraiment malades, malades graves, ils ne rencontrent plus personne* » (p. 211). Aussi éprouvante soient-elles, ces expériences génèrent un puissant sentiment d'exister qui permet de lutter contre la dépression, le sentiment de vide, contre l'angoisse de mort. « Un être qui ne reçoit pas la stimulation de l'autre pourrit » affirme Kobayashi.

Solitude de l'adolescente

Hiromi rencontre Kobayashi suite à un concours de circonstance : une de ses amies lui a prêté le téléphone portable de Kobayashi pour qu'elle puisse contacter des hommes. Kobayashi, homme ambigu, puisque « consommateur » d'adolescents rencontrés via les « rendez-vous arrangés », va jouer un rôle d'éducateur : non seulement il aide Hiromi à poser des mots sur ce qu'elle vit, mais il répond à ses questions, telles que celle-ci se les pose.

Hiromi se demande si il y a quelque chose « de mal à baiser avec un inconnu » (p. 105). Pour répondre à cette question, « *elle chercha parmi les choses que lui auraient dites ses parents ou ses professeurs quand elle était petite, parmi les choses qu'elle aurait lues dans un livre, un journal ou un magazine, qu'elle aurait entendues à la radio, les paroles d'une chanson, un truc qu'elle aurait vu à la télévision, dans un film ou en vidéo. Elle ne trouva rien* » (p. 106). Kobayashi va lui

apporter cette réponse : aller au-devant des autres, connus ou inconnus, suppose de se « dénuder », c'est-à-dire de faire confiance, de baisser ses défenses et d'accepter sa vulnérabilité. « *La nudité, c'est l'être même d'un individu. Elle est d'un prix inestimable* » (p. 212). Et c'est précisément ce qui rend insupportable la prostitution qui fixe un tarif à ce qui devrait rester « inestimable ». Kobayashi va aussi valoriser l'altruisme : Hiromi, qui détenait son téléphone, a appelé un bar où il se trouvait pour l'informer qu'elle avait reçu un message d'un jeune homme qui l'avertissait que son chat avait l'air très malade. Cet appel a permis à Kobayashi de sauver son chat. C'est rien ou presque, mais cela signale que l'on peut aller au-devant d'un inconnu juste pour faire le bien.

Qu'Hiromi trouve, pour seul secours, l'ambigu Kobayashi est révélateur d'une solitude adolescente, d'une absence des adultes, d'une « injonction » muette des parents à ce que l'adolescent deviennent au plus vite « autonome », alors qu'en pleine crise identitaire, il a plus que jamais besoin d'adultes pour l'aider à se découvrir. Le parent, souvent absent, a besoin de se représenter son adolescent comme presque autonome, socialement performant, car cette « réussite » atteste de ce qu'il est un « bon parent ». Significativement, dans le roman, un jeu-concours passe à la télé : le jeu consiste, pour des bébés d'une dizaine de mois, à franchir des parcours d'obstacles, stimulés par leur maman qui les acclament...

Par-delà la morale

L'ambiguïté de Kobayashi est liée à sa double position de client de jeunes hommes et d'ex-prostitué qui peut se reconnaître dans ces garçons et dans Hiromi. Ambiguïté qui reflète l'ambiguïté du jeune engagé dans une conduite à risque, à la fois acteur de sa mise en danger et sujet agi par des impulsions qui le dépasse. Car ces conduites répondent à l'angoisse, au vide existentiel, au sentiment d'abandon, mais certainement, aussi, à des traumatismes infantiles (situations de séduction, abus sexuels) plus ou moins refoulés.

La figure inverse à celle de Kobayashi est celle du psychopathe que rencontrera Hiromi : un homme qui tend des traquenards à ces jeunes-filles, pour les dépouiller de leur argent - tout en sachant que la morale leur interdira de se plaindre à la police -, et les « punir » en provoquant leur évanouissement en leur appliquant une décharge électrique de teaser sur le sexe. Cet évanouissement est une manière de les mener au bout de leur expérience mortifère, l'évanouissement étant équivalente à la mort. Dans ce roman, c'est le psychopathe qui incarne la « morale » et ses interdits, qui ne servent que les puissants, tandis que l'ambigu Kobayashi est capable d'adopter une attitude compréhensive pour aider Hiromi à trouver d'autres chemins pour aller à la rencontre de l'autre.

« Love & Pop » est sans doute l'un des meilleurs romans sur les conduites à risques au féminin, conduites à risques qui passent le plus souvent par la sexualité et qui expose à la rencontre avec des individus dangereux, pervers et capables d'exploiter les vulnérabilités adolescentes.

Ryû Murakami, 2011, Love & pop, Edition Philippe Picquier/poche



MISSION
MÉTROPOLITAINE
DE PRÉVENTION
DES CONDUITES
À RISQUES

LA MMPCR EN QUELQUES MOTS

L'objectif de la Mission est de **RÉDUIRE** les risques et d'en **PRÉVENIR** l'exacerbation en s'appuyant sur la **COMPRÉHENSION** des processus à l'œuvre dans leur production.

UNE DÉMARCHE MUTUALISÉE ET INNOVANTE

Créée en juillet 2013, la MMPCR met en œuvre la politique de la Mairie de Paris et du Conseil général de la Seine-Saint-Denis dans le domaine de la prévention des addictions et des conduites à risques. À vocation transdisciplinaire, la MMPCR intervient à la croisée de plusieurs politiques publiques : éducation, prévention, santé, action sociale, jeunesse, politique de la ville, insertion, justice sur les deux territoires de la Seine-Saint-Denis et de Paris.

La Mission se positionne comme une ressource en recherche-développement. Elle diffuse des éléments de compréhension, des outils de prévention, valorise, accompagne et évalue des pratiques et postures de prévention, contribue à la qualification des acteurs sur les deux territoires concernés.

mmPCR@seinesaintdenis.fr
dases-mmPCR@paris.fr
01 71 29 26 91

41, rue Delizy, Pantin - Bâtiment A - 5e étage
Accès métro 5 - Eglise de Pantin ou RER E Pantin
Bus 249 ou 151, arrêt Delizy ou Louis Nadot



MISSION MÉTROPOLITAINE DE PRÉVENTION DES CONDUITES À RISQUES

CONTACTS

mmPCR@seinesaintdenis.fr

dases-mmPCR@paris.fr

01 71 29 26 91

41, rue Delizy, Pantin - Bâtiment A - 5e étage

Accès métro 5 - Eglise de Pantin ou RER E Pantin

Bus 249 ou 151, arrêt Delizy ou Louis Nadot

MAIRIE DE PARIS



seine-saint-denis
LE DÉPARTEMENT

La Mission métropolitaine de prévention des conduites à risques regroupe
des professionnels de la Mairie de Paris et du Conseil Général de la Seine-Saint-Denis